SIXIÈME ANNÉE. — N° 132 1er JUILLET 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

UNE NOUVELLE LETTRE

DU

Révérend Père Hilaire de Barenton

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Malgré mon désir très sincère de me trouver pleinement d'accord avec vous, désir que ne saurait faire taire mon amour-propre d'auteur, si exigeant qu'il soit, malgré le désir que vous semblez en avoir vous-même, et qui vous a fait croire (le désir crée son objet, dit-on) que « je lâchais pied et que je faisais des concessions pour couvrir ma retraite », je dois déclarer que je ne trouve rien à retirer de tout ce que j'ai écrit précédemment.

Votre dernière réponse même a eu le précieux avantage de préciser très clairement et très exactement le point de divergence qui nous divise : c'est une question de principes, de méthode. Puisque vous avez si bien dégagé le débat, permettez-moi donc d'en profiter pour achever de donner à ma pensée toute la clarté et la netteté possible. Ni vous, ni vos lecteurs, je le sais, ne redoutez la lumière; vous me pardonnerez donc ce nouvel exposé.

Votre méthode prétend s'appuyer uniquement sur l'expérimentation ou l'expérience personnelle. Or, ce fondement me semble de plus en plus *insuffisant* pour étayer une vraie science du merveilleux ; la méthode qu'il appuie devient dès lors trop étroite, trop exclusive, et loin de mettre le chercheur à l'abri des dangers que j'ai signalés dans mon premier article, elle l'y précipite nécessairement Ce sont ces dernières conséquences que je veux développer dans les lignes qui vont suivre :

Dans mon dernier article, j'ai accordé assurément à l'expérimentation une part importante dans l'étude du merveilleux. Cette concession vous a même paru une retraite ; c'était simplement une prise de possession sur le terrain de l'adversaire. Sur votre terrain, en effet, il y a des choses bonnes et utiles, je tenais à marquer que je reconnaissais leur valeur. J'ai montré ensuite que l'expérimentation seule était impuissante à établir la science du merveilleux ; il faut l'intervention de la parole du Maître ; celui-ci, avec sa science plus haute, interprète et explique ce que l'expérience personnelle n'a fait qu'entrevoir.

Cette parole du Maître repose elle-même sur l'expérience, me dites-vous. Ici je vous ferai encore une pleine et entière concession. Nous croyons à la parole du Maître, qui est le Christ, parce qu'il a vu, et qu'il nous a raconté ce qu'il a vu. En croyant à lui, nous croyons encore à l'expérience. Mais, il est important de le remarquer, nous ne croyons plus alors à notre propre expérience, mais à celle du Maître. Notre science n'est donc pas une science de pure expérimentation personnelle. Mais quoique fondée en partie « sur la parole du Maître » notre science n'en est pas moins une vraie science, une science positive, au même titre que l'histoire, la géographie, etc., puisque la parole du Maître est certaine, étant fondée elle-même sur l'expérience.

Pourquoi recourir à la parole du Maître, ajoutez-vous, puisque nous avons notre expérience personnelle ? La raison en est bien simple. Le domaine du merveilleux est un terrain inaccessible à l'expérimentation, c'est-à-dire à l'expérience *strictement* scientifique. Comment, en effet, soumettre à l'expérimentation des phénomènes dont vous n'êtes pas le maître ? Les agents du merveilleux échappent, comme ces enfants espiègles, dont j'ai parlé ; s'ils se montrent, c'est pour fausser et dérouter toute observation, car les agents de ce merveilleux sont menteurs par nature.

Enfin j'arrive au point en question.

L'expérimentation exclusive a toujours été fatale à ceux qui se sont fiés à elle. Avant d'apporter des exemples probants, permettez-moi de me servir pour concrétiser ma pensée d'une légende charmante. Elle est bien connue, il est vrai, mais elle vient si à propos qu'elle semble avoir été écrite pour la présente discussion. Du reste, vos trois correspondants, M. Valabrègue, M. de Fontenay, M. Edmond Aubé, y pourront lire la réponse à leurs questions. En outre, M. Valabrègue, en sa qualité d'Israélite et de littérateur, y prêtera, je n'en doute pas, une spéciale et plus bienveillante attention. Cette légende, en effet, n'est qu'un merveilleux commentaire de la parole d'Ève, quand elle s'excusa devant Dieu d'avoir mangé du fruit défendu : « C'est le serpent, dit-elle, je l'ai écouté, il m'a trompé. » Ce commentaire est d'Alfred de Vigny. Il s'agit d'Eloa.

Au tombeau de Lazare, raconte l'Evangile, Jésus pleura. De cette larme recueillie par les séraphins dans une coupe d'or, l'Eternel forma un ange, Eloa. Sa beauté fit la joie de l'immortelle demeure.

Un jour, ses frères du Paradis, pour la mettre en garde contre sa propre faiblesse, lui contèrent la chute de Lucifer, l'étoile matutinale.

Eloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous.
Un ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
N'est plus ici.

Ce ne fut pas la crainte ni l'effroi qui prit naissance au cœur d'Eloa ; une larme perla dans ses yeux, la pitié dans son âme.

Depuis ce jour, Eloa se prit à rêver.

Et toujours dans la nuit son rêve lui montrait
Un ange malheureux qui de loin l'appelait.

Un jour, sa résolution est prise : « J'irai, je le sauverai ou le consolerai » Elle quitta l'Empire de la lumière, elle traversa les régions empestées où tout ce qui est pur se flétrit en entrant, ces régions d'où les saints ne doivent et n'osent approcher. Elle rencontre enfin l'ange déchu, elle écoute ses plaintes mensongères :

C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
Chaste beauté ! viens-tu me combattre ou m'absoudre ?

Nouvelle Eve, Eloa engage la discussion avec le perfide, elle dit :

Puisque vous êtes si beau, vous êtes bon sans doute.

. . . .
Mais pourquoi vos discours m'inspirent de la crainte ?
Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?
Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ?

Le rusé Lucifer a deviné le cœur d'Eloa, il choisit ses flèches en conséquence :

Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange.
Son air, sa voix, son geste, et son maintien, tout change.

L'âme d'Eloa est sensible à la pitié ; par ses pleurs, ses soupirs, ses lamentations, Satan s'en empare. Le bel ange est vaincu ; Eloa pleure ; ne s'est-elle pas rappelée qu'au Ciel même, on commande et couronne la miséricorde :

Les cieux semblaient parler, c'en était trop pour elle.

Elle vient, elle s'approche, elle s'attache au monstre ; et le monstre qu'elle croit avoir sauvé, l'entraîne. Ecoutons les dernières paroles :

Où me conduisez-vous, bel ange ? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
N'est-ce pas Eloa qui soulève ta chaîne ?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
J'enlève mon esclave, et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime !
— Seras-tu plus heureux ? Du moins es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan !

*
* *

Voilà l'issue où aboutit infailliblement l'expérience livrée à elle-même dans l'étude du merveilleux. L'homme devient le jouet et la dupe des agents, dont il a voulu explorer les qualités et la nature. Entre ces agents, en effet, et les forces physiques, objet de l'expérimentation simple, il y a cette différence que celles-ci, étant soumises à l'homme, lui manifestent ses vraies propriétés, quand il sait les interroger. Ceux-là, au contraire, sont libres et placés en dehors de la puissance de l'homme. Si on les interroge, il leur est loisible de ne pas répondre, et quand ils parlent, ils savent dissimuler leurs qualités, leur condition, leur nature, selon qu'il leur plaît, pour arriver à leur fin, c'est-à-dire pour tromper l'homme simple et crédule.

Comme dit le poète parlant de Lucifer en face d'Eloa :

Il compose ses traits sur le désir de l'Ange.
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change.

En présence de ce Protée, aux cents formes, l'homme manque de critérium pour distinguer la vérité de l'erreur.

Venons maintenant aux faits, aux résultats obtenus jusqu'à ce jour. Il nous feront toucher du doigt l'impuissance et les dangers de l'expérimentation seule appliquée à l'étude du merveilleux et spécialement à l'étude des esprits. Que disent en effet les esprits des tables, des évocations, aux curieux qui les interrogent ?

Aux uns, aux âmes aimantes, qui ont le culte du souvenir, ils se manifestent comme les âmes des morts. C'est l'âme d'un ami, d'un parent qui vient

s'entretenir un instant avec son ami, son frère, d s souvenirs les plus intimes et attester la survivance de sa personnalité. Une erreur toutefois, habilement déguisée, se cache sous cette manifestation : l'autre vie continue sans changement notable l'existence d'ici bas; il est donc inutile de se préoccuper de l'au delà.

A d'autres, aux esprits curieux, avides de contempler des phénomènes nouveaux, extraordinaires, ils se montrent comme des êtres supérieurs, opérant des prodiges. A leurs heures, ils ont de terribles caprices, mais au reste ils sont bons enfants, bons petits diablotins.

Aux intelligences classiques ils aiment à se révéler comme des manifestations de l'âme du monde. Depuis ses séances de spiritisme à Jersey, Victor Hugo ne parle plus guère qu'en style panthéiste.

En face des esprits scientifiques, comme M. Flammarion, ils disposeront les phénomènes de sorte qu'ils puissent être interprétés comme une résultante, un produit, une reflexion inconsciente de la force psychique de ceux qui les interrogent.

Enfin auprès de certaines âmes plus tendres, ils recommenceront le drame d'Alfred de Vigny. J'ai lu dans les colonnes mêmes de l'*Echo du Merveilleux*, une lettre digne d'une nouvelle Eloa.

En un mot, avec les seules lumières de l'observation simple, il est impossible d'arriver à une conclusion sérieuse, à une science certaine, ou plutôt on est entraîné à toutes les conclusions les plus contradictoires, selon la propension de son propre esprit. La raison de cette impuissance scientifique, c'est que les faits du merveilleux ne sont pas soumis à l'homme et dès lors déroutent à leur gré ses recherches.

J'irai plus loin encore : Si l'on s'en tient aux seules données de l'expérimentation simple, rien n'empêchera plus de revenir aux superstitions du paganisme. Il est une réflexion que j'ai faite souvent : la plupart des superstitions païennes semblent une traduction des manifestations spirites.

Ceux qui, aujourd'hui, évoquent parents et amis, que font-ils autre chose sinon revenir au culte des dieux mânes, des lares et des ancêtres?

Le panthéisme ou le dynamisme, que je signalais chez les esprits cultivés, les Victor Hugo, les Flammarion, n'est-ce pas celui des esprits cultivés de Rome? N'est-ce pas encore celui des lettrés de Chine et des Indes?

Enfin, pour arriver aux multiples génies et divinités de la Grèce, de la Gaule et de la Germanie, quel effort resterait-il à faire à ceux qui voient dans les esprits des natures supérieures plus ou moins indépendantes de Dieu?

Non, dans ce dédale obscur l'homme ne peut se guider par sa seule expérimentation. Pour le sauver de l'erreur, comme disait Platon, il faut qu'un Dieu descende des cieux.

L'expérimentation seule est donc stérile et dangereuse. Toutefois, il m'est agréable de le constater, elle ne l'est pas et ne le sera pas pour M. Gaston Mery, parce que, quoiqu'il nie chez lui l'intervention de *l'a priori*, de la révélation chrétienne, en fait il se laisse guider par elle. En plein jour, dès que vous ouvrez les yeux, vous aurez beau protester, et quelque lampe que vous teniez à la main, ce n'en sera pas moins le soleil qui éclairera votre route. Quoiqu'il veuille, le plus souvent, M. Gaston Mery fait de *l'a priori* au sens que j'ai indiqué ; et c'est à cette méthode qu'il doit tous ses succès. Les quelques défauts que j'ai notés en leur lieu viennent de sa préoccupation malheureuse d'en faire le moins possible.

Quant à M. Valabrègue, son idéal, j'aime à le reconnaître, est très noble et digne d'un chrétien. Toutefois, après avoir dit que Dieu et son Christ n'ont pas besoin de nos adorations, il aurait dû ajouter que l'homme en a besoin. Son cœur réclame l'adoration comme ses yeux appellent la lumière, comme son intelligence soupire après la vérité. L'adoration, en effet, c'est la vision, l'affirmation, la reconnaissance de ce que Dieu et son Christ sont pour nous et de ce que nous sommes en face d'eux. L'adoration d'abord, la charité fraternelle ensuite, voilà l'ordre du précepte divin, car charité bien ordonnée commence par soi même. Et l'amour de Dieu et du prochain, disait le Christ, sont deux préceptes semblables.

Mais si l'idéal de M. Valabrègue mérite tout notre respect, pourquoi en attend-il la réalisation de ces « esprits » convaincus si souvent de mensonge, d'impuissance et de haine? Pourquoi cherche-t-il son Christ, ses apôtres parmi les morts alors qu'ils se trouvent, qu'ils parlent, qu'ils agissent au grand jour parmi les vivants ?

Jules Bois, dans une entrevue récente avec Léon XIII, au retour d'une enquête sur les religions à travers l'Asie, en formulait ainsi les résultats : « J'ai constaté que le goût du sacrifice et l'amour pour le faible, *qui sont les sentiments les plus élevés de l'humanité*, n'existaient pas chez ces peuples. Ils sont dégénérés et égoïstes, leurs religions conduisent à la superstition la plus enlisante et leur philosophie au nihilisme et au désespoir. (1) » Et il concluait qu'il fallait revenir au catholicisme.

L'idéal de M. Valabrègue est réalisé autour de lui.

(1) Dans *la Croix*, 19 juin 1902 (Extrait du *Gaulois*).

Le temple de l'amour sacré a été bâti sur la terre par le Christ, qui en est lui-même la porte ; pourquoi M. Valabrègue se refuse-t il à entrer ?

La question de M. Edmond Aubé est une excellente occasion de montrer en face l'une de l'autre la valeur des deux méthodes, l'expérience seule, et l'expérience mêlée d'*a priori*.

La question est celle ci : Est-ce que les esprits des tables sont mauvais ? Si l'on s'en tient à la seule expérience personnelle, on sera obligé de leur reconnaître les seules qualités qu'ils veulent bien manifester. On aura alors les réponses contradictoires et disparates enregistrées plus haut.

Avec les lumières de la révélation chrétienne, au contraire, la réponse devient facile. On sait *a priori*, grâce à cette révélation, qu'il y a, en dehors du monde corporel, des esprits bons et des esprits mauvais ; on sait que le rôle des uns est de porter les hommes vers Dieu, avec une force toute divine ; on sait que le rôle des autres est d'éloigner l'homme de Dieu, de son Christ et de son Eglise, et leur action est dépourvue de dignité comme il convient à des natures déchues.

A la lumière de ces principes, il devient facile à tout observateur de constater que dans l'esprit des tables et des évocations spirites ce n'est point le bon esprit qui se manifeste. L'absence seule de dignité et de noblesse dans ces phénomènes ne permet point de les attribuer à une énergie agissant divinement.

Enfin, j'ajouterai un mot pour répondre à M. de Fontenay; s'il veut savoir jusqu'où les auteurs catholiques étendent la sphère des forces naturelles dans le merveilleux, qu'il lise *la Mystique* de Görres.

F. Hilaire de Barenton.

La possédée de Grèzes

Tous les journaux, depuis quinze jours, parlent de la sœur Saint-Fleuret, la « possédée de Grèzes », et publient sur son cas les opinions les plus diverses et les versions les plus contradictoires.

Nous nous contenterons aujourd'hui de reproduire les principaux de ces articles, nous réservant, s'il y a lieu, d'en tirer ultérieurement une morale et une conclusion.

L'enquête de « Paris-Nouvelles »

Voici d'abord l'information initiale, celle du moins qui mit en branle la presse parisienne. Elle émanait de l'agence *Paris-Nouvelles* :

Laissac, 14 juin.

Les journaux de Rodez ayant raconté des faits extraordinaires qui se passeraient à l'orphelinat de Grèzes, près de Laissac, concernant une religieuse de cet orphelinat appelée sœur Saint-Fleuret, je me suis rendu sur les lieux pour contrôler ces faits, et voici ce que je viens d'apprendre de sources absolument autorisées et dont je garantis l'exactitude.

Il y a, depuis quelque douze ans, à l'orphelinat, une religieuse, originaire du canton de Bozouls, nommée en religion sœur Saint-Fleuret, qui est atteinte d'une espèce de folie qui fait qu'elle se croit possédée du diable, et que sa supérieure, ses compagnes, les autres sœurs de l'orphelinat, et même presque tous les ecclésiastiques du pays le croient également.

Cette maladie, qui, d'après les médecins, n'est qu'une déviation de l'hystérie, a eu comme prodrome une prédisposition naturelle, qui est devenue aiguë par l'influence du milieu ambiant, mais elle n'a rien de surnaturel, c'est la résultante d'une véritable auto-suggestion.

Dans ses crises, la malade pousse des cris aigus, tellement retentissants que les paysans les entendent à une grande distance du couvent ; il lui semble, dans ces moments-là, que le diable la mord ou la brûle à telle ou telle partie de son corps, et l'auto-suggestion est si forte qu'aussitôt la crise passée on trouve à l'endroit du corps où la pauvre sœur souffrait si fort, soit une véritable brûlure sur sa peau, soit l'empreinte d'une mâchoire ou d'un certain nombre de dents qui viendraient de mordre.

Sœur Saint-Fleuret a l'horreur de tout objet religieux ; le voisinage d'un Christ, d'un livre de dévotion ou d'une image pieuse la plonge immédiatement dans un accès presque rabique et, chose incroyable, elle n'a pas besoin de voir ces objets, elle les sent, elle les devine quand on les approche d'elle, si cachés qu'on les tienne, et elle se précipite aussitôt vers eux pour les détruire, ne pouvant absolument pas les souffrir.

De plus, elle devine souvent la pensée des personnes qui lui parlent, et leur répond, même dans leur langue, quelle que soit cette langue ; ainsi Mgr Lavinhac, évêque *in partibus*, est allé la voir dernièrement ; sœur Saint-Fleuret, qui pourtant n'était pas dans un moment de crise, a commencé par lui cracher à la figure ; puis, s'étant quelque peu calmée, elle a parlé au prélat, et, finalement, comme il lui demandait en langue caraïbe si elle était fatiguée de cet entretien, elle lui a répondu aussi en langue caraïbe : « Je le suis, en effet, laissez-moi tranquille et allez vous coucher. »

Quoique étant une simple paysanne qui n'a jamais reçu la moindre instruction, sœur Saint-Fleuret parle très bien dans ses crises le grec, l'italien, le russe, l'anglais, l'allemand, etc., et elle répond toujours parfaitement dans la langue qu'on lui parle.

C'est un sujet d'observation pathologique réellement merveilleux.

Le cardinal Bourret envoya à Grèzes, il y a environ six ans, pour la visiter, un médecin-major du régiment, très connu par les travaux scientifiques spéciaux qu'il a publiés sur ces singulières maladies ; le major fut stupéfait de la démoniaque de Grèzes, et il déclara que nulle part, ni à la Salpêtrière, ni ailleurs, il n'avait vu une malade plus incroyablement curieuse à étudier.

A la suite de cette dépêche, une foule de journaux publièrent des chroniques ou des interviews de médecins ou de spécialistes. Ces interviews et ces chroniques ne visant point spécialement le cas de la sœur

Saint-Fleuret et traitant surtout de la démonologie en général, nous les passerons sous silence.

Revenant sur sa première information, l'agence *Paris-Nouvelles* la compléta ainsi qu'il suit :

Laissac, 14 juin.

Chaque jour amène son contingent de faits nouveaux et de curieuses constatations aux nombreux cas d'auto suggestion véritablement extraordinaires, recueillis sur la démonomane de Grèzes, sœur Saint-Fleuret.

C'est ainsi que l'étrange malade était très sympathique au cardinal Bourret, qui désirait vivement la voir guérir et lui procurait les soins des meilleurs médecins.

Un jour, le cardinal eut envie de voir la possédée et pria la supérieure de vouloir bien la conduire au palais épiscopal. C'était au commencement de la maladie ; sœur Saint-Fleuret était encore relativement calme, cependant la supérieure se défiait ; tout le long du chemin de Grèzes à Rodez, elle recommanda à la malade d'être bien sage, et celle-ci le promit maintes et maintes fois.

Les deux religieuses arrivèrent au palais épiscopal où le cardinal les attendait ; aussitôt sœur Saint-Fleuret, sur l'invitation du prélat, s'assit en face de lui et à côté de la supérieure, devant un petit guéridon sur lequel se trouvait un volume de saint Thomas, édition du seizième siècle, extrêmement rare, que le cardinal, bibliophile très compétent, était occupé à lire.

Quand ces dames entrèrent dans son cabinet, en moins de temps qu'il n'en faut pour écrire cette ligne, sœur Saint-Fleuret, qui avait fixé pendant quelques secondes le livre placé devant elle, se leva, visiblement agacée, et, se précipitant sur le volume, arracha rageusement la première page qui lui tomba sous la main. Elle allait sûrement en arracher d'autres et lacérer même sans aucun doute le livre tout entier, mais la supérieure et le cardinal s'interposèrent.

Un moment après, sœur Saint-Fleuret quittait le palais épiscopal, entraînée par la bonne supérieure, toute confuse de cette algarade.

Sur ces entrefaites, on décida de la conduire à Lourdes. Sœur Saint-Fleuret fut assez tranquille pendant le voyage et même pendant les exercices religieux auxquels on la soumit, mais au moment de quitter la grotte miraculeuse, elle s'empara subrepticement de la patène d'un calice en or et alla vite porter cet objet dans une cachette profonde, puis ensuite elle repartit pour Grèzes avec les sœurs qui l'accompagnaient.

Ces dames ne furent pas plutôt rentrées à l'orphelinat que la supérieure reçut du prêtre, propriétaire du calice dont je viens de parler, une lettre dans laquelle cet ecclésiastique racontait l'enlèvement de la patène d'un calice, assurant que cette patène avait été enlevée par une des sœurs de Grèzes présentes à Lourdes au moment de la disparition de l'objet.

La supérieure fit une enquête minutieuse. Toutes ses sœurs, Saint-Fleuret comme les autres, lui affirmaient être étrangères à ce rapt ; mais, quelques heures après, sœur Saint-Fleuret eut une crise ; on s'empressa de l'interroger pendant qu'elle était sous l'influence de la crise et alors elle répondit que c'était bien elle qui avait escamoté la patène ; elle indiqua même très exactement l'endroit où elle l'avait cachée.

La supérieure écrivit à Lourdes ; le curé propriétaire du calice courut à l'endroit indiqué par la malade et y trouva en effet la patène.

Il résulte de ce fait et d'une foule d'autres, qu'il y a deux personnes en sœur Saint-Fleuret et que ces deux personnes sont absolument étrangères l'une à l'autre.

Il y a sœur Saint-Fleuret dans son état normal et sœur Saint-Fleuret sous l'influence de la crise, mais celle-ci ne connaît en rien celle-là. Ce phénomène se produit, d'ailleurs, fréquemment chez ces malades ; il n'est nullement particulier à celle qu'on appelle dans le pays la possédée de Grèzes.

Autres détails émanant encore de l'agence *Paris-Nouvelles*.

Il a été fait une foule d'expériences, en présence de nombreuses personnes professant les opinions religieuses ou philosophiques les plus opposées, en même temps que les mieux placées pour se contrôler les unes les autres et pour rendre toute erreur ou toute supercherie impossible, et il résulte de la manière la plus rigoureuse et la plus mathématique que toujours, par suite du phénomène de l'auto-suggestion dont nous parlions hier, la malade distingue instantanément l'eau bénite de celle qui ne l'est pas.

Elle la distingue toujours, et sans jamais se tromper, toutes les fois qu'on recommence l'expérience ; elle la distingue même sans la voir, c'est-à-dire qu'il suffit qu'on en apporte quelques gouttes dans un flacon aussi caché que possible, pour que, à l'approche du liquide, la malade entre dans un état d'exaspération inimaginable ; alors elle se précipite comme une furie vers la personne, quelle qu'elle soit, qui dissimule le flacon d'eau bénite et elle veut le lui arracher pour le détruire.

Si cette personne résiste, la malade l'injurie violemment et cherche à la frapper ou à la griffer ; sa surexcitation s'élève jusqu'au paroxysme tant que le flacon reste près d'elle, et elle ne se calme que quand il a été éloigné.

Un autre fait qui prouve combien est profonde l'horreur de la sœur Saint-Fleuret pour tout ce qui sent l'église, les objets d'église ou les gens d'église : un de ses très proches parents, à peu près de son âge, c'est-à-dire ayant aujourd'hui une trentaine d'années, et qui l'avait beaucoup connue, aux âges de l'enfance et de l'adolescence, entrait au séminaire à peu près à l'époque où Mlle R..., aujourd'hui sœur Saint-Fleuret, entrait au couvent de Grèzes.

Au cours de ses études ecclésiastiques, le jeune abbé était allé voir sœur Saint-Fleuret qui, du reste, l'avait toujours reçu de plus en plus froidement.

Cependant, le jeune abbé fut ordonné prêtre, et pensant que sa nouvelle qualité lui vaudrait un accueil un peu plus chaleureux, peut-être, maintenant, de la part de sa parente, il fit visite à sœur Saint-Fleuret quelques jours après son ordination. Ah bien, oui ! sœur Saint-Fleuret lui tourna le dos, et comme le pauvre abbé tout déconfit lui demandait timidement une petite explication, la sœur essaya tout de suite et sans autre forme de procès de lui arracher les yeux en l'insultant et en vociférant après lui de toute la force de ses poumons.

Il y a quelque temps, le clergé, espérant que Dieu, dans sa miséricorde, ferait grâce à la possédée et chasserait le malin esprit du corps de la malheureuse si on l'exorcisait ou si on essayait de l'exorciser, ne fût-ce qu'en approchant avec précaution du corps de la malade une hostie

consacrée, eut recours à ce moyen ; mais, à peine l'hostie consacrée avait-elle pénétré dans la chambre de sœur Saint-Fleuret que celle-ci s'excitait, s'exaspérait et se cabrait exactement comme quand on approche d'elle de l'eau bénite, et sa crise durait tant que durait la présence de l'hostie consacrée dans son très proche voisinage.

Un moment après, on approcha d'elle, exactement de la même manière qu'on avait approché l'hostie consacrée, une hostie non consacrée; cette fois, la malade n'éprouva ni surprise ni émotion et ne fit de mouvement d'aucune sorte.

Les faits devenaient si étonnants que plusieurs de nos grands confrères se décidèrent à faire des enquêtes personnelles.

Les reportages de M. G. Stiegler

Voici ce que M. Stiegler raconta dans le *Français* :

Grèzes, 18 juin.

Ce matin, avant de quitter la petite ville de Rodez, si bien perchée sur sa hauteur, j'entrai dans sa vaste et belle cathédrale gothique, une église un peu nue et sèche à l'extérieur, mais au-dedans pleine de magnificence sous les voûtes altières de ses grandes nefs. Un coup d'œil m'assura qu'il y avait seulement quelques fidèles absorbés à l'office dans leurs prières. Je n'entendis, sous l'immense vaisseau, que les répons de l'enfant de chœur et le bruit de mes propres pas répercutés par l'écho des arceaux. Les circonstances étaient propices aux actes ténébreux. Mon noir dessein pouvait s'accomplir doucement. Je m'approchai du large bénitier de droite, sous l'orgue, un bénitier de marbre brun taché de blanc, que l'eau sainte remplissait à demi ; puis, m'assurant une dernière fois que personne ne me regardait, je sortis de ma poche une petite fiole que je tenais cachée et la plongeai dans le liquide. Quelques bulles d'air s'échappèrent avec un léger bruit qui me fit frémir. Je retirai vivement ma fiole, je la bouchai et la fourrai dans mon mouchoir : j'étais armé pour l'expérience ! J'avais de quoi mettre en fuite tous les Satan, tous les Belzébuth et autres grands diables de l'enfer !

Et sachez que mon ambition ne tendait pas moins. J'allais voir, en effet, à l'orphelinat de Grèzes, la sœur Saint-Fleuret, qui depuis de longues années est possédée du démon, qui le porte en elle et qui, par le fait de cet hôte incommode, commet, dit-on, toutes sortes d'actions horrifiques.

Une demi-heure de chemin de fer me conduisit à Laissac, d'où je gagnai, en suivant la vallée de l'Aveyron, le petit village de Séverac-l'Eglise. La route qui suit le pied des coteaux verts, vêtus de prés clairs et de bois sombres, est charmante. Il faisait doux. Les paysans, jouissant d'un bon soleil qui montait gaiement dans l'azur, disaient qu'en cette mauvaise année, ils voyaient le beau temps pour la première fois. Des bœufs roux paissaient çà et là, leur repas embelli, bien mieux encore que ceux des gens riches, par l'orchestre des oiseaux babillards qui chantaient dans les ormes.

Après avoir dépassé le clocher de Séverac, je trouvai, quelques centaines de mètres plus loin, les constructions rustiques dont l'ensemble, au milieu des champs, forme l'orphelinat de Grèzes. Il y a là trois maisons d'habitation capables de loger environ cent enfants, une trentaine de religieuses et quelques prêtres, dont un est l'aumônier de ce couvent champêtre. A côté, s'élève une ferme toute pleine de vaches, de porcs et de moutons. A l'entour, s'étend un domaine avec un potager et des pâturages enclos de petits murs en pierre sèche, suivant la mode du pays.

* * *

La supérieure, la révérende mère Sainte-Croix, ne se fit pas attendre. J'étais à peine depuis quelques instants dans une salle basse, ornée d'images religieuses et enrichie de sacs de pommes de terre, qu'elle entra, tout aimable et avenante. C'est une bonne femme, pas bien grande, très corpulente, très robuste, avec une face ronde qu'ombrage çà et là un léger duvet et qu'illuminent deux petits yeux clairs, pleins de malice et de finesse. Ses oreilles sont complètement cachées par une coiffe qui descend sous le menton et qui laisse passer seulement une mèche grise indisciplinée. Un long voile noir à larges ailes enveloppe la tête. Une collerette ronde et blanche couvre la poitrine. La sœur est ensevelie dans une ample robe de bure que serre la cordelière des franciscaines, car la mère Sainte-Croix appartenait à cet ordre lorsqu'elle fonda, en 1880, la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire, destinée à recueillir et à élever des orphelins.

Quoique ses oreilles fussent dissimulées, quoique ses yeux fussent abrités derrière son voile et les paupières souvent baissées, je n'ai jamais vu une personne qui se montrât plus attentive, plus guetteuse, plus avertie que ne le fut mon interlocutrice pendant la durée de notre longue conversation. Elle m'a donné une belle leçon de prudence et de réserve, que je ne saurais trop louer. Son habileté est extrême à employer des formules vagues, et à noyer un très petit nombre d'idées précises dans un flot de paroles générales et nullement compromettantes. Essayez de serrer de l'eau en fermant la main, vous aurez une idée de mes efforts durant notre conversation.

— Eh bien ! ma révérende mère, demandai-je, vous avez en ce moment, dans votre couvent, une malade fort intéressante dont on parle beaucoup : la sœur Saint-Fleuret ?

— Mais oui, mon bon monsieur, elle est bien malade, cette chère enfant ! Une enfant si pure, si méritante, et qui, j'en suis bien sûre, n'a jamais connu le péché, répondit la révérende mère Sainte-Croix, en jouant avec ses lunettes qu'elle tenait à la main.

— Et de quoi souffre-t-elle ?

— De quoi? de quoi? Les médecins n'y connaissent rien, voilà ce qu'il y a de sûr. C'est un mal que le bon Dieu lui a envoyé. Le bon Dieu sait ce qu'il veut, mais nous ne le savons pas, et nous n'avons qu'à nous soumettre.

— Mais enfin, les symptômes de ce mal?

— Ah ! mon bon monsieur, reprend en riant la révérende mère Sainte-Croix, en chassant une mouche qui lui voletait sur la joue au milieu des poils follets, on en a dit là-dessus de toutes les couleurs. N'a-t-on pas prétendu que la pauvre enfant se tenait en l'air toute seule et qu'elle allait se promener sur les toits ? Ce sont des mensonges. Tout ça a été inventé par des journalistes qui nous en veulent parce que, aux dernières élections, nous avons témoigné notre sympathie à la bonne cause ; j'entends par la bonne cause, comme de raison, le parti conservateur. Quoique nous ne fassions pas de politique, nous étions favorables à M. de Saint-Urbain, le député sortant, qui, d'ailleurs, n'a pas été réélu. Voilà pourquoi on raconte des

histoires sur notre établissement. Car la sœur Saint-Fleuret est malade depuis fort longtemps, et jusqu'ici on ne parlait pas d'elle.

— Et depuis quand est-elle malade ?

— Depuis 1893. Cette année-là il y a eu une épidémie de fièvre typhoïde dans notre couvent. Nous avons compté jusqu'à soixante-sept cas. Quatre de nos sœurs sont mortes en six jours. La sœur Saint-Fleuret, une des plus gravement atteintes, est restée huit mois au lit. Sa guérison n'a jamais été complète.

— Mais enfin, quel est ce mal ? Est-ce l'épilepsie ?

— Non, non, mon bon monsieur, pas l'épilepsie.

— L'hystérie alors ?

— Les médecins ont parlé d'hystérie, en effet. Peut-être bien ; ils ne savent pas. Comment savoir ?

— Est-ce que les crises sont fréquentes ?

— Hélas ! mon bon monsieur, elles sont toujours trop fréquentes, n'est-ce pas ? C'est bien pénible. Elle souffre beaucoup, la chère enfant.

— Tous les jours ?

— Plus ou moins, c'est selon. On ne peut pas dire tous les jours. Mais quand il y a un intervalle, la crise suivante est plus forte.

— Et en quoi consistent les crises ?

— Autrefois, la pauvre enfant criait beaucoup. On l'entendait à cinq cents mètres ; tous les paysans le savent. Maintenant, elle ne crie plus.

— Et alors ?

— Alors, ce sont des attaques, comme on dit.

— Des attaques de nerfs ?

— Oui, c'est cela. Vous avez bien vu une femme avoir des attaques de nerfs. On dit que les Parisiennes en ont quelquefois.

— Le bruit court que la sœur Saint-Fleuret a peur des objets sacrés et qu'elle n'en peut supporter la présence.

La révérende mère eut un mouvement d'indignation méprisante :

— Notre chère sœur a de l'eau bénite et de l'eau de Lourdes dans sa chambre.

— On soutient qu'elle a horreur de l'hostie et ne peut communier.

— Elle communie, en effet, moins souvent que ses compagnes.

— Enfin, croyez-vous qu'elle soit possédée du démon ?

Le visage de la révérende mère s'éclaira d'un sourire heureux, qu'elle ne put contenir ; elle contempla la souriante image de Jésus, placée au-dessus d'un sac de pommes de terre, et avec un sourire reconnaissant, elle répondit :

— Ce n'est pas à nous de décider ces choses. C'est à l'Eglise elle-même, représentée par ses autorités supérieures. Mais enfin, vous vous rappelez l'histoire des possédées de Loudun. Si Dieu veut que la pauvre enfant soit possédée du démon, nous ne pouvons l'empêcher, nous ne pouvons le savoir. Peut-être est-ce une épreuve qu'il envoie à notre pauvre sœur. Car c'est une martyre, une véritable martyre.

*
* *

Je vis que j'avais touché juste. Le fond de l'idée de la mère Sainte-Croix est que la sœur Saint-Fleuret est une démoniaque ; elle n'avouera jamais cette opinion, mais elle se la laisse arracher.

— C'est une martyre, repris-je, une sainte martyre, que Dieu a voulu faire dans un but que vous soupçonnez peut-être.

— Je ne soupçonne rien, car la pensée de Dieu est impénétrable. Mais il faut remarquer que notre orphelinat est remarquablement prospère. Nous ne sommes aidées par personne, ni par le gouvernement, ni par les particuliers, ou très peu. Et cependant nous réussissons, nous nous développons ; notre congrégation prend une extension considérable. Depuis dix ans, pas un seul de nos orphelins n'est mort.

Et la mère eut un mouvement d'orgueil.

— Est-ce que vous attribuez cette prospérité à la puissance de la sœur Saint Fleuret et à son martyre ?

— Je ne dis pas cela. C'est à l'Eglise elle-même de décider ces choses. Mais enfin le bon Dieu est tout-puissant.

— Peut-être veut-il faire de cette martyre une sainte ? fis-je.

Elle ne put réprimer un sourire de satisfaction.

— C'est possible ; car la pauvre enfant n'a jamais connu le péché, je le répète. Elle sera peut-être sanctifiée un jour, je l'ignore. Il y a des saints qui n'ont pas souffert autant qu'elle.

— Et Grèzes deviendra un lieu de pèlerinage, comme Paray-le-Monial, où vécut Marie Alacoque ? observai-je.

— Si Dieu veut, peut-être. Nous avons conduit sœur Saint-Fleuret trois fois à Lourdes, et Dieu n'a pas voulu la guérir. Des prêtres l'ont exorcisée, et Dieu n'a pas voulu la guérir. Il est vrai que le grand exorcisme, celui que fait l'évêque lui-même ou son délégué dûment autorisé, n'a pas été essayé. On ne sait s'il réussirait. Mais depuis dix ans Dieu n'a pas voulu guérir notre chère martyre.

*
* *

Je vis que la conversation ne m'apprendrait rien de plus, et je demandai à voir la malade. On me répondit qu'en ce moment la chose était impossible. La crise devait sévir précisément à l'heure où nous nous trouvions, c'est-à-dire dans l'après-midi. Justement, il fallait la voir maintenant, en cet état, à l'heure où elle est en proie au démon. Mais quelle que fût mon insistance, je ne pus obtenir de monter jusqu'à la chambre de l'infortunée. Je reçus seulement la permission de revenir vers cinq heures, c'est-à-dire lorsque la crise est ordinairement calmée.

Après avoir passé mon temps en recherches utiles, dont je dirai demain le résultat, je revins à l'heure indiquée. On fit descendre la sœur Saint-Fleuret. Je vis entrer une jeune femme, qui paraît à peine son âge — trente ans — et dont le corps maigre flotte dans les vêtements ascétiques que j'ai décrits plus haut. Son visage allongé est d'une pâleur de cire ; sa bouche, d'une forme agréable, est si décolorée, qu'à peine elle tranche sur cette face blême. Les joues ne sont pas précisément décharnées ; elles sont même un peu soufflées, mais paraissent molles et sans vie. Le nez, qui est fin, se pince comme celui des mourants. Les yeux ne sont pas sans beauté ; mais quand les paupières, presque toujours baissées, osent se lever, le regard semble lointain et comme absent. Quant aux mains, qui ignorent le geste, qui demeurent immuablement croisées sur la poitrine, elles sont exsangues ; on dirait de l'ivoire.

J'essayai de causer avec la sœur Saint-Fleuret. Elle ne refusa pas de parler, mais ses répliques étaient si lentes à venir, si brèves, si sommaires, que je ne pus tirer d'elle aucun éclaircissement nouveau. La mère Sainte-Croix, qui assistait à l'entretien, répondait généralement pour la

sœur, et l'on sait comment elle répond. L'approche de ma fiole d'eau bénite ne provoqua aucun mouvement chez la pauvre possédée. Le démon était distrait, ou occupé ailleurs à torturer quelqu'autre misérable jouet. Il ne manifesta aucune horreur et la malade ne se départit point de son immobilité. Je quittai la malheureuse femme sans prolonger une séance évidemment inutile.

Le lecteur a vu aujourd'hui le côté mystique de cette histoire singulière et la pensée des personnes ecclésiastiques. Il trouvera demain des détails plus précis, avec une appréciation scientifique de la personne la plus capable d'en donner sur ce sujet délicat, je veux dire le médecin de l'orphelinat de Grèzes.

Laissac, 19 juin.

Le docteur Séguret, médecin de l'orphelinat de Grèzes, est établi à quelques kilomètres de là, au bourg de Laissac. C'est un homme d'allure franche, à la parole nette et précise, dont le discours clair et substantiel forme un contraste amusant avec le langage subtil et plein de réticences de la mère Sainte-Croix. Son installation à Laissac remonte à douze années. Ses études faites à Montpellier et au Val-de-Grâce, il fut d'abord médecin militaire. Puis, la salubre atmosphère des monts du Rouergue, son pays, où il avait pris le goût de l'indépendance, l'attira doucement vers les collines fraîches, et il revint bientôt s'établir dans la contrée familière où s'était écoulée son enfance.

— Maintenant que les faits sont devenus publics, me déclara le docteur Séguret sur un ton très simple, je vous raconterai volontiers l'histoire de la maladie de la pauvre sœur Saint-Fleuret, sauf quelques détails intimes que le secret professionnel m'enjoint de taire, aussi bien que la délicatesse. D'abord, je vous dirai le plus grand bien de l'orphelinat de Grèzes, que je connais à merveille, puisque je suis le médecin de l'établissement depuis douze ans. Les sœurs sont dévouées aux enfants qu'elles recueillent et rendent d'utiles services. Cet hommage rendu, j'arrive au cas de la sœur Saint-Fleuret, qui est curieux et intéressant, sans être unique ni même exceptionnel. C'est une malade atteinte d'hystérie, avec folie religieuse : voilà en deux mots le diagnostic.

*
* *

Je demande tout de suite au docteur Séguret si cette maladie était consécutive à la fièvre typhoïde de 1893.

— Nullement. La sœur Saint-Fleuret était malade auparavant, me répondit-il, dès l'âge de dix-huit ans, quand je l'ai connue. Seulement, son cas s'est aggravé par la suite D'autres sœurs ont été atteintes de la même maladie dans l'établissement, car cette folie est contagieuse; mais, moins sérieusement frappées, elles se sont heureusement guéries.

— Et quels sont les symptômes chez la sœur Saint-Fleuret ?

— Tous ceux de l'hystérie, très caractérisés, comme on les voit chaque jour à la Salpêtrière. Il y a raideur des membres, insensibilité, perte de la connaissance des choses environnantes, position du corps en arc de cercle, étouffement par suite de la présence prétendue d'une boule dans la gorge. Autrefois, ces symptômes étaient accompagnés de cris terribles qui, maintenant, ont disparu. De plus, il y a dédoublement de la personnalité. La malade a deux mentalités, ou, comme on dit, deux *moi* qui s'ignorent, l'un quand elle est à l'état normal, l'autre quand elle est en état de crise. Lucide, elle ne sait plus ce qu'elle a dit, ou fait, ou entendu pendant sa crise. Mais en état de crise, elle se souvient de ce qui lui est arrivé dans les crises précédentes.

— Il y a ainsi deux fils pour chacun desquels les fibres vont se formant et se nouant les uns aux autres, et les deux fils ne se mêlent jamais ? dis-je.

— Si vous voulez, reprit le docteur Séguret. Mais comme vous voyez, ce sont là des phénomènes d'hystérie bien connus, tels que les a décrits Charcot. La folie religieuse n'a rien non plus de miraculeux, mais elle est plus capable d'étonner les imaginations chez les personnes non habituées aux sciences. Il y a deux sortes de folie religieuse, la théomanie et la démonomanie. Dans la théomanie, la malade croit penser, agir, vivre en un mot sous l'influence de Dieu ; celle-là ne souffre pas, au contraire, elle vit dans la béatitude, elle est heureuse. Ce fut, au XVII[e] siècle, le cas de Marie Alacoque. Mais dans la démonomanie la malade croit que Satan habite en elle, vit en elle, la guide, l'inspire. Elle est alors très malheureuse, elle se sent souillée par le diable, qui lui fait commettre des crimes et des sacrilèges, et elle souffre d'une façon atroce au physique et au moral.

*
* *

— Et ce dernier cas est celui de la sœur Saint-Fleuret ?

— Malheureusement, oui. Elle est ce qu'on appelait autrefois une possédée, une démoniaque ou, comme nous disons aujourd'hui, en langage scientifique, une démonomane. Tantôt, la sœur Saint-Fleuret, dans ses crises, se croit, se sent habitée par le diable, et alors elle fait tout ce que ferait réellement le diable s'il était là, ou du moins tout ce qu'elle se figure qu'il ferait, d'après l'idée qu'elle a appris à se former de lui. Le diable repousserait l'eau bénite, et elle repousse l'eau bénite. Le diable s'enfuirait, entrerait en colère à la vue d'un chapelet, d'un crucifix, d'une hostie consacrée, et la sœur s'enfuit, entre en colère en présence de ces objets pieux ; au besoin elle se jette dessus et les brise comme ferait le diable. J'ai été témoin de ces crises.

Tantôt, le diable n'est pas en elle, mais hors d'elle. Par l'effet d'une hallucination, elle le voit comme je vous vois en ce moment, avec la même netteté, la même précision. Elle le décrit : il est noir, velu, il a des griffes, il est armé d'un fouet, d'un fer rouge. C'est un diable lubrique, qui veut se jeter sur elle, la violer. Elle se débat, elle fuit. Il la poursuit. Elle s'échappe de plus belle. Il la frappe de son fouet, il la brûle de son fer rouge. L'illusion est si forte que les traces de coups apparaissent sur le corps de la malheureuse, comme si elle avait été effectivement touchée. J'ai constaté sur elle ces traces de coups, j'ai constaté des brûlures au second degré, des escarres. Ce sont des stigmates, comme en avait saint François d'Assises. Mais ceux-là sont passagers : ils s'effacent au bout d'un temps plus ou moins long.

— J'ai entendu parler de morsures.

— Moi aussi, mais je n'ai jamais eu l'occasion de constater la trace des dents. D'ailleurs, cela ne serait pas plus surprenant que le reste.

— On m'a dit que la malade s'exprimait quelquefois en des langues qui lui sont notoirement inconnues, en caraïbe notamment.

— Cela n'est pas vrai, reprit le docteur Séguret. Voici cependant ce qui m'a été raconté. Mgr Lavinhac, originaire de la contrée et évêque *in partibus*, attiré par les merveilles que l'on contait de la sœur Saint-Fleuret, vint la voir. Il la questionna, la poussa et, comme elle l'étonnait, il voulut faire une expérience extraordinaire. Certains idiomes sauvages lui sont familiers, car ses missions l'ont conduit dans les pays les plus lointains. Il eut l'idée de poser à la malade une question en langue caraïbe. La sœur lui répondit par le mot qui signifie *bonjour* dans cette langue. A la vérité, je n'étais pas présent à la séance, mais la chose m'a été rapportée par des témoins entièrement dignes de foi, et je la tiens pour certaine.

— Voilà donc les faits bien et dûment constatés ; pourriez-vous me dire quelle en est l'explication ?

— Deux explications ont été données, reprit le docteur : celle du monde religieux et celle du monde médical. Celle qui a cours dans le monde religieux, celle qui n'a peut-être pas été formulée officiellement, mais que les ecclésiastiques admettent sans trop l'avouer, c'est que la sœur Saint-Fleuret est bel et bien une démoniaque sous l'influence du diable. Ils citent l'exemple des possédées de Loudun au dix-septième siècle et l'exemple plus récent des possédées de Morzine, en Savoie. Dieu permet, comme il l'a fait souvent, que le diable s'acharne sur cette malheureuse, qu'il la torture, qu'il la martyrise. C'est une épreuve que Dieu envoie à l'orphelinat, et dont la sœur Saint-Fleuret est victime. Pendant ce temps-là, le diable ne fait pas d'autre mal à la communauté. Il est naturel que les ecclésiastiques adoptent une version en rapport avec leur culture intellectuelle.

L'explication des médecins, la mienne par conséquent, est toute différente, purement humaine. Elle consiste tout entière dans la suggestion et l'auto-suggestion. La sœur Saint-Fleuret appartient à une famille de braves gens du pays qui sont très dévots. Elle a été élevée au couvent par des personnes très bien intentionnées, mais qui lui ont donné, comme à ses pareilles, une éducation très mauvaise, au moins sur certains points. On lui a enseigné une morale fondée sur l'idée des récompenses et des peines dans l'autre monde ; on lui a parlé sans cesse, comme d'usage, du diable qui est prêt à la punir pour la moindre faute, à la faire bouillir éternellement dans sa grande chaudière. Les enfants s'impressionnent aisément. Celle-là, plus sensible encore que ses camarades, s'est effrayée davantage ; elle a fini par rêver du diable, par le voir à ses côtés, par vivre en lui ; elle s'est hallucinée jusqu'à le sentir en elle, et, le souvenir des possédées aidant, elle est devenue une démonomane. C'est un phénomène d'auto-suggestion classé et défini, d'une pathologie bien connue.

— Et le bonjour en langue caraïbe ? demandai-je.

— Non moins facile à expliquer. Mgr Lavinhac a parlé en caraïbe à la malade et il a attendu la réponse. Très probablement, en cette minute, il avait présent à l'esprit quelques mots de caraïbe qu'il connaît très bien et qui lui remontaient à la mémoire. Il a pensé sans y prendre garde le mot « bonjour », tel que ces sauvages le disent dans leur parler, et il l'a transmis à la malade, au sujet, qui l'a aussitôt prononcé. Car, avec toute l'école de la Salpêtrière, je crois à la transmission de la pensée. C'est un phénomène de suggestion, très naturel et très connu.

On a dit aussi que la sœur distinguait l'eau bénite de l'eau ordinaire. C'est très possible. Si un individu tient devant elle une fiole d'eau bénite dans une main et une fiole d'eau ordinaire dans l'autre, la malade pourra peut-être désigner l'eau bénite. Ceci simplement parce que celui qui tiendra les deux fioles pensera plus fortement à l'eau bénite qu'à l'autre : il transmettra ainsi sa pensée, même sans le vouloir. C'est de la suggestion. Seulement, il faut que l'individu possède de l'influence sur la sœur, il faut qu'elle ait confiance en lui, qu'elle lui accorde du crédit.

***

Le docteur Séguret ne savait pas que j'avais fait moi-même une expérience inutile avec de l'eau bénite, comme je l'ai conté hier. Il me donnait une explication et la mesure de mon influence sur la sœur Saint-Fleuret.

— Et le traitement ? demandai-je.

— J'ai essayé deux traitements : l'un par l'hydrothérapie, que j'ai bientôt abandonné, parce que les résultats étaient nuls, peut-être même défavorables ; l'autre purement moral, par la suggestion. Je causais avec ma malade ; je m'efforçais de lui persuader qu'elle ne voyait pas le diable, qu'elle se porte bien, que son mal est uniquement dans son imagination. Les résultats n'ont pas été meilleurs. La raison en est que je suis sans influence sur l'esprit de la sœur Saint-Fleuret ; elle n'a pas confiance en moi, peut-être simplement parce que je ne suis pas ecclésiastique. J'ai eu un exemple de mon impuissance. Une fois, pour me rendre compte, pour mesurer mon crédit sur elle, je tentai une expérience qui réussit toujours : je lui appliquai sur le dos une feuille de papier ordinaire en lui persuadant que c'était un vésicatoire. Si ma suggestion avait été efficace, il se serait certainement produit une ampoule le lendemain. Or, il ne se forma rien du tout. J'en conclus que j'étais sans pouvoir sur l'esprit de la malade.

— Les prêtres ont essayé de l'exorcisme, qui peut passer pour une tentative de suggestion, remarquai-je.

— Oui, ils n'ont pas été plus heureux. Le cardinal Bonnet, évêque de Rodez, s'est intéressé à la malade, il l'a vue. Mais il n'a pas tenté le grand exorcisme, l'exorcisme en cérémonie, où l'on somme solennellement le démon de fuir le corps qu'il habite. Je crois qu'en s'abstenant, il a agi avec prudence. En effet, l'évêque de Chambéry ayant essayé ce procédé pour délivrer les sœurs de Morzine, toutes ces sœurs, bien loin de se calmer, sont entrées dans une fureur terrible au beau milieu de l'église.

— La sœur Saint-Fleuret est-elle incurable ?

— Je ne le crois pas. Il y a un traitement à tenter, traitement très simple et qui, selon moi, doit réussir. Je conseillerai de dépayser complètement la malade, de la retirer de l'orphelinat, de l'envoyer au loin, dans un milieu où on ne parlerait plus continuellement ni du diable, ni d'enfer, ni de religion. On lui laisserait l'esprit en repos ; on la distrairait par de petites occupations sans fatigue. Je crois que peu à peu elle se rétablira it.

— N'a-t-on pas essayé ?

— Si, mais mal. On l'a envoyée quelque temps dans sa famille. L'esprit religieux y est si fort que ce n'était pour ainsi dire pas la changer de milieu. Mon dernier conseil n'ayant pas été suivi, j'ai renoncé à donner des soins à la sœur Saint-Fleuret. D'ailleurs, on ne m'en demande plus, convaincu qu'on est de mon impuissance, au moins pour ce cas. Mais je reste le médecin et l'ami de l'orphelinat. Quant à la pauvre démonomane, qui ne voit plus aucun docteur, je sais qu'elle est très bien traitée et très choyée

par ses compagnes ; mais on prétend que si elle quittait le couvent, elle mourrait.

***

Je reviens sur mes pas, méditant cette conversation qui éclaire des points obscurs d'un problème très préoccupant pour certains esprits en ce moment ; car depuis que les faits ont été révélés, il arrive chaque jour nombre de lettres à l'orphelinat de Grèzes. La révérende mère m'a parlé, notamment, d'un magistrat de Lille, fort troublé, qui vient pour demander des détails et des explications. La route était agréable, tranquille et reposante. Quelques paysans passaient, poussant leurs moutons ou aiguillonnant leurs bœufs. Peut-être étaient-ce des enfants recueillis jadis par l'orphelinat, car presque tous, paraît-il, deviennent bergers. Je songeais à ces hommes paisibles, aux choses singulières que j'étais venu voir et entendre dans ce coin de terre, à ces superstitions bizarres qu'on ne s'attendrait plus à rencontrer de nos jours, à cette malheureuse que je ne sais quel préjugé empêche de soigner comme il convient, lorsqu'un bruit étrange me tira de ma rêverie.

Je levai les yeux. A ma droite, le long d'un mur, il y avait un homme debout contre une échelle et le bras armé d'une grande cuiller à pot émaillée bleu et blanc. Avec cet engin, il fourrageait dans le trou d'un vieux tronc d'orme qui sortait du milieu des pierres et autour duquel voletaient des abeilles bourdonnantes. L'homme avait les mains cachées sous de gros gants très épais et la figure voilée d'un casque en fil de fer qui lui donnait l'air d'un nègre. A côté, était une femme, la tête cachée sous une serviette, qui tapait avec un caillou sur un tonneau et faisait ce bruit qui avait attiré mon attention. Le tonneau, debout, portait sur sa douve une pièce haute que je ne pus distinguer, cachée qu'elle était sous une autre serviette. L'homme me regarda quand il me vit arrêté et la femme se mit à rire :

— C'est un essaim d'abeilles qui s'est échappé de notre ruche et qui est venu se loger dans ce vieux tronc, me dit-il. Nous venons le chercher.

— Et ce vacarme ?

— Je tape pour effrayer les abeilles et les faire sortir, me dit la femme, et mon mari s'efforce de les faire entrer dans la ruche qui est sur le tonneau.

En effet, au fur et à mesure que les abeilles sortaient de leur trou, ils les ramassait à l'aide de sa grande cuiller et il les versait dans la ruche, que je n'avais pas remarquée tout d'abord sous son linge ; il les versait absolument comme on verse du bouillon dans une soupière. J'étais étonné de voir les bestioles se laisser faire aisément, et quelques-unes d'entre elles seulement s'élever lourdement dans l'air.

— C'est que je les ai grisées d'abord avec du vin sucré, me dit l'homme que j'interrogeais.

Et, prenant une bouteille posée sur la crête du mur, il jeta encore quelques gouttes du liquide dans le trou.

Les abeilles, dociles, oubliaient les fleurs du chemin et, l'aile à peine entr'ouverte, coulaient sans force dans l'orifice de la ruche.

Je m'attardai un moment devant ce spectacle champêtre, puis je repris, en songeant, le chemin de la gare. Combien d'entre nous, qui sont faibles de caractère, se laissent griser par d'autres qui ont une volonté supérieure ! Combien, étourdis, énervés, sont dépouillés de leur raison, de leur personnalité, jouets débiles entre les mains de plus robustes !

GASTON STIEGLER.

Une lettre du docteur Séguret

Pour être complètement exact, nous devons dire que ces articles de M. Gaston Stiegler motivèrent la rectification suivante :

Monsieur le rédacteur,

L'article fantaisiste publié par un journal au sujet de la prétendue possédée de l'orphelinat de Grèzes a provoqué une certaine émotion et, le colportage aidant, les suppositions les plus extraordinaires ont été admises. Le fait a, du reste, été présenté avec une apparence d'ombre et de mystère qui devait piquer la curiosité de tout le monde, en attendant que vinssent les explications franches auxquelles le public s'attendait et que fût détruite *la légende* créée autour d'une pauvre malade qui n'a rien d'extraordinaire et qui serait bien étonnée si elle avait connaissance du bruit que l'on fait autour d'elle.

Car il faut bien le savoir et le dire une fois pour toutes : la sœur Saint-Fleuret est une malade et son cas a été et est encore tellement fréquent que je ne puis pas m'expliquer la curiosité qu'il a provoquée.

La littérature spéciale, en effet, fourmille de cas bien plus extraordinaires que celui qui nous intéresse, et il aurait suffi de vouloir bien se donner la peine d'y jeter un rapide coup d'œil pour se rendre compte que notre prétendue possédée n'est même pas comparable à celles que l'on a observées à Morzine lors d'une épidémie très connue et très minutieusement rapportée.

Ces explications sont fournies d'une manière différente.

Dans le monde ecclésiastique on paraît très disposé à croire que le démon peut réellement, par une permission divine, s'emparer du corps d'une personne et lui faire commettre, à certains moments, des actes anormaux.

J'avoue n'avoir pas les connaissances théologiques nécessaires pour discuter cette opinion.

Je pense, quant à moi, que les malades de cette catégorie ont une maladie de l'imagination qui leur fait croire à la possession. Il en est d'elles comme de certains maniaques qui se croient rois ou empereurs et qui se mettent parfaitement dans la peau de leur personnage. Elles voient leur diable comme d'autres voient un jambon au nez, et leur hallucination paraît une réalité aux personnes qui observent sans avoir la connaissance de faits de la même nature très souvent cités par nos meilleurs auteurs.

Quoi qu'il en soit, il reste un fait acquis, c'est qu'il y a à Grèzes une sœur malade qui guérira, sans doute, dans un avenir qu'il serait téméraire de fixer.

M. Stiegler, m'a fait dire à ce sujet des choses inexactes qui, interprétées d'une certaine manière, donneraient lieu à confusion.

Je n'ai pas dit que l'éducation de la sœur Saint-Fleuret fut mauvaise, mais qu'elle avait subi un entraînement religieux trop intense qui l'avait sans doute prédisposée aux terreurs de l'enfer.

Je ne pense pas non plus qu'il faille l'envoyer au loin, j'ai voulu dire que le *changement de milieu*, pendant quelque temps, pourrait avoir une influence heureuse sur la marche de la maladie. J'ai ajouté que l'orphelinat de Grèzes était un établissement de bienfaisance qui rendait de très grands services et que la haute moralité et les intentions de ses fondateurs étaient hors de soupçons. Il est malheureux qu'un journal ait cru devoir conclure de ce récit que la sœur Saint-Fleuret est un triste et lamentable jouet

entre les mains de gens qui ont une volonté supérieure. — Rien n'est plus faux. — La malade reçoit tous les soins que comporte son état et possède sa pleine et entière liberté.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. Dr SÉGURET.

Deux articles de M. de Bonnefon

M. de Bonnefon, de son côté, écrivait dans le *Journal* :

Laissac (Aveyron), 22 juin.

Je l'ai vue, et longuement. — Il faut dire cela d'abord et tout le reste après.

Une possédée ! vous vous imaginez un visage dur, un masque terreux, une vieille sorcière, enfin ; et voici le charme infini que j'ai gardé dans les yeux.

— Vous ne la verrez pas ; on ne la montre pas, m'avait-on dit à Capdenac, puis à Rodez, puis à Laissac.

Et la supérieure, ronde comme une bille, fine comme un jade, me dit avant tout :

— Voulez-vous voir notre malade ?

Deux minutes d'attente, dans le parloir nu. Je vois sœur Saint-Fleuret descendre le large escalier découvert qui est en face du parloir, dans la cour. D'un geste charmant, elle lève sa robe de bure marron et choisit la place des marches où la pluie n'a pas laissé de traces. D'un œil d'oiseau effarouché, elle essaye de voir qui l'attend dans le parloir. Elle entre dans l'ombre large de la supérieure.

Elle n'a pas trente ans, elle n'en paraît pas vingt : sa robe est de la grosse étoffe que les capucins ont rendue populaire ; une guimpe blanche encadre le visage et descend sur la poitrine. Un voile noir couvre la tête la plus religieusement belle que j'ai vue.

Sœur Saint-Fleuret évoque l'idée d'une fleur. Mais ce n'est pas le lys, il est trop droit. Mais ce n'est pas la rose, elle est trop orgueilleuse. C'est le pâle nénuphar dont les grands yeux couvent, sur l'eau claire, un rêve immobile.

Les yeux de sœur Saint-Fleuret sont immenses, pâles ou foncés selon la minute, mais toujours miroitant d'or. Sur ces deux yeux qu'on n'ose fixer et qui n'osent pas se fixer, les paupières s'ouvrent et se ferment brusquement sans jamais s'arrêter.

Pour le surplus, la tête est un idéal pâle, un portrait d'ange par Burne-Jones. Le cou tendu montre des veines bleues. Le teint est délicatement jaune et si fin qu'on croirait un albâtre avivé d'une lumière intérieure.

Les traits sont d'un dessin très net avec une pureté antique. La ligne du sommet du front jusqu'à l'extrémité du nez reste droite comme dans une statue de Corinthe. Mais les narines sont fougueuses et battent comme des ailes d'oiseau blessé.

Les cheveux sont emprisonnés dans la coiffe, mais je sais par le médecin qu'ils sont d'un or éclatant et fou.

Le corps ressemble à un arbre dont les rameaux seraient cassés. Les bras maigres comme des sarments semblent détachés, prêts à tomber. Les mains mystiques sont jointes sur la robe, mais remuent sans interruption. Elles sont d'une blancheur mortuaire et les doigts fins, très longs, se terminent par des ongles qu'en croirait peints tant ils sont roses. Ces doigts sortant des manches avec ces ongles enflammés font songer à des cierges blancs sur un chandelier de bois, avec une flamme d'or rouge.

Sœur Saint-Fleuret parle d'une douce voix morte, qui dit lentement des mots fanés. Tout à l'heure, elle ramassait des fraises, en attendant de souffrir. Tandis qu'elle raconte l'emploi des heures sans torture, un rayon de soleil entre par la haute fenêtre et revêt d'été la bure sombre de la robe. A cette caresse de la lumière, sœur Saint-Fleuret tressaille.

Je voulais lui poser des questions. Mais je n'ai pas osé et je crois que personne n'oserait. Elle semble si douloureuse, si dolente, elle regarde la porte par où s'enfuir d'un regard si envieux que la supérieure donne le signal.

Sœur Saint-Fleuret disparaît et va se remettre, là-bas, au fond du jardin, parmi les fraises, dans lesquelles elle s'enfonce et disparaît tout entière, couchée presque.

La supérieure du couvent qui a fondé l'Ordre et l'Orphelinat, dans sa maison natale, est une vieille femme d'art très flamand, au torse épais, à la figure circulaire. La robe de laine rugueuse est ajustée sur elle avec des airs d'armure en bois. Le nez court, un peu de barbe, le sourire très bon, l'œil très malin, et gris-perle, des prudences de langage et des sincérités voilées, telle est la fondatrice des Franciscaines de Grèzes.

— Je suis très émue, dit-elle, qu'après douze ans la maladie de notre petite sœur fasse un tel éclat. Sœur Saint-Fleuret est entrée ici à quatorze ans. Je puis dire qu'en dehors de ses crises, elle est l'âme la plus blanche de la communauté. Jamais elle n'a donné une minute de mécontentement. Mais le mal qui la travaille est terrible.

— Croyez-vous ce mal naturel ou surnaturel ?

A cette question nette la supérieure bondit. Elle ne veut pas parler ; elle veut que l'autorité épiscopale se prononce. Il ne lui appartient pas d'indiquer ses croyances.

Ce qui n'empêche pas la supérieure de reconnaître que tout le pays religieux croit, avec elle, à une possession. Ce qui n'empêche pas la supérieure de combattre un à un les arguments des Charcot, des Bourneville « de ces gens qui veulent voir de l'hystérie partout ».

— Il est inexact que sœur Saint-Fleuret vole en l'air ou parle des langues qu'elle ne sait pas. Mais elle a compris les parlers lointains des missionnaires, le caraïbe avec Mgr Lavinhac ; le chinois, avec Mgr Vic.

Nous avons montré notre malade à des médecins illustres, notamment pendant une épidémie de fièvre typhoïde qui a sévi sur le couvent. Tous sont restés étonnés devant les phénomènes. Pour moi, conclut la supérieure, l'hystérie n'explique pas tout.

Les sœurs franciscaines ont désiré une enquête régulièrement menée : le cardinal Bourret l'aurait peut-être ordonnée. Mais il est mort. Mgr Germain, nommé archevêque de Toulouse, n'a guère eu le temps. Quant à l'évêque actuel, Mgr Franqueville, un des premiers en France pour la netteté de l'esprit et la sûreté du savoir, il est venu au couvent, mais n'a pas soufflé mot de sœur Saint-Fleuret.

Au fond des mots, derrière les réticences, paraît très nettement la pensée de la supérieure. Elle voudrait que l'autorité ecclésiastique prît un parti.

Elle n'est pas seule en son vouloir. Tout le bas clergé de l'Aveyron s'occupe de cette affaire. Les prêtres des campagnes croient à la possession diabolique et le peuple partage cette opinion.

J'ai demandé à la sœur Saint-Fleuret si elle serait contente de guérir, d'être soignée par de grands médecins ?

— Je veux ne faire de peine à personne, a répondu la malade.

C'est la seule question que j'aie osée devant la martyre. Mais en sortant de la ferme qui monte parmi les verdures et dont les bâtiments irréguliers s'étalent en plein émail de verdure, j'ai vu le docteur Séguret qui n'a aucune réticence, et qui, en belle humeur et gaie franchise, a dit :

— Je connais, j'ai suivi la malade depuis douze ans. C'est l'hystérique démonomane la plus intéressante qui se puisse imaginer. Chez elle, la psychopathie est complète. L'imagination seule est malade. Le corps amaigri est d'une *sanité* rare. Il résiste depuis douze ans aux crises les plus épouvantables, les plus répétées (tous les jours), les plus longues (quatre et cinq heures), sans que l'état physique s'aggrave. Au contraire, la sœur Saint-Fleuret se porte mieux physiquement qu'au début de sa maladie.

Elle est née à Bézouls, dans un milieu pauvre et pieux. Son jeune frère est vicaire à Bournazels. Elle est entrée dans l'orphelinat de Grèzes à quatorze ans. Je la connais depuis lors. *Je puis affirmer que pas une mauvaise pensée volontaire n'a effleuré cette virginité absolue.* Et pourtant, la malade présente des phénomènes que l'on ne voit que chez des femmes usées, lasses, ayant traversé tous les accidents de la vie, dans les grandes villes.

Ainsi, sœur Saint-Fleuret est fréquemment atteinte du phénomène de la cécité mentale : elle ne voit pas certaines personnes. Il y a des êtres qui sont en face d'elle à côté d'autres êtres. Elle voit les uns, n'aperçoit pas les autres.

La dualité de la personne est aussi complète que possible. Il est rare de noter un tel dédoublement. Le vol de la patène à Lourdes, qui a été raconté dans tous les journaux, marque cette dualité. La sœur, incapable du plus léger mensonge à l'état de veille, est menteuse en accès.

Douce d'ordinaire, elle est féroce contre les personnes qu'elle aime le mieux quand elle est en proie à ses hallucinations.

A Lourdes, où elle a été conduite plusieurs fois, elle a jeté l'épouvante par ses hurlements pendant le voyage et pendant l'immersion dans la piscine.

Mais sœur Saint-Fleuret est par-dessus tout une martyre, martyre de sa vertu, de sa pudeur. La chasteté gouverne les mouvements de sa vie, et depuis douze ans, elle passe ses nuits à lutter contre le démon.

. . . .

Parfois le démon lui paraît être une statue d'ébène vêtue d'or rouge et elle a peur de l'aimer.

L'autorité religieuse, depuis la mort du cardinal Bourret, refuse de se mêler à cette affaire.

Le petit exorcisme a seul été tenté par des prêtres ou des missionnaires.

Quand elle n'est pas en crise elle ne veut pas aller à l'église parce qu'elle se croit la plus grande criminelle du monde, parce qu'elle croit que le démon est en elle.

Mon opinion de médecin est qu'une seule tentative de salut reste : il faudrait changer la malade de pays et surtout de milieu. Sa maladie est épidémique.

— N'y a-t-il pas eu d'autres cas d'hystérie ou de démonomanie dans la maison ?

Le docteur ne s'est pas cru autorisé à répondre. Mais d'autres sont plus affirmatifs. Il a fallu faire partir en hâte trois sœurs qui se sont guéries ailleurs.

Enfin, un jeune prêtre, d'une grande austérité et d'une piété enflammée, qui était à Grèzes, a dû s'en aller. Le mal le guettait.

Le docteur, muet sur ces points, avoue volontiers qu'il est sans aucune influence morale sur la malade et qu'il a renoncé à toute intervention.

Il affirme aussi qu'en état de crise — *mais seulement alors* — sœur Saint-Fleuret distingue les objets consacrés de ceux qui ne le sont pas : hostie, eau bénite, etc.

Telles sont les choses vues et entendues dans la belle vallée de Laissac, qui est un paradis au bout d'un pays d'enfer. Car la route est dantesque de Capdenac jusqu'ici. Elle grimpe à travers le pays noir : c'est Decazeville et sa fumée, Cransac et sa montagne en feu que les peureux appellent le cratère de l'Aveyron. Puis, vient le roc nu et la vallée vue de haut, étroite comme un gouffre. Enfin, c'est Rodez sur sa fière terrasse de granit et sa cathédrale en pierre rouge, guerrière survivante des siècles clairs, avec sa haute tour isolée qui a des airs de sentinelle en armes. Cette cathédrale de Rodez avec son hautain parvis et la couleur infernale de ses murs, serait un beau cadre pour un grand exorcisme. Il ne manquerait peut-être que le Diable dans le tableau.

Jean de Bonnefon.

Le même M. de Bonnefon écrivait dans l'*Eclair* :

> L'Eglise est assez belle pour ne mettre aucun fard sur des joues éternelles.

L'aventure de la religieuse « possédée » de Grèzes semble terminée par un ordre tout moderne parti de haut.

— « Qu'on la soigne! » a dit nettement et catholiquement l'autorité ecclésiastique.

Pour arrêter ainsi les amis du merveilleux, pour sortir du ridicule toute une maison d'excellentes femmes, il a fallu des qualités rares d'énergie à un évêque. La prudence et la sagesse, installées dans le calme cerveau du pasteur de ce petit troupeau, ont été mises en jeu. Mais il a fallu que Mgr Franqueville eût la magnifique audace d'un mérite démodé sur la terre où ce mérite eut, autrefois, droit de cité : pour terminer d'un mot l'affaire de Grèzes, il a fallu du bon sens, ce sens que personne n'oserait aujourd'hui appeler le sens commun.

Les humbles excellent à bâtir des monuments d'orgueil : les sœurs franciscaines qui donneraient leur dernier pan de bure pour nourrir les cent orphelins qu'elles élèvent, étaient fières d'avoir une « possédée », à la façon d'un malade qui serait glorieux d'un beau cancer bien purulent, bien pourvu de sanies, bien odorant et somptueusement douloureux. Elles étaient, elles sont peut-être, convaincues que par le fameux système de compensation la pauvre et jolie petite « possédée » servait de paratonnerre à la communauté. Cet accident-là devait les préserver de tout, même des lois. Il y a ainsi une maladie, dont on parle beaucoup, et qui préserve ses adeptes des plus minces accidents.

Les sœurs ne seront pas seules à se désoler de la fin banale du roman qui a fait de Grèzes le pèlerinage de la Mecque où les journalistes allaient se donner des injections de Merveilleux.

Les desservants de la montagne, les vicaires surchauffés seront peut-être retenus dans leurs expressions par le respect que l'excellent clergé de l'Aveyron donne à son chef. Mais, à la veillée de l'hiver prochain, en mâchant les maigres châtaignes grillées, ils diront tout bas :

— « Peut-être y avait-il quelque chose ! »

Les fièvres de nuit, les ardentes insomnies, cela ne

semblera jamais naturel à des êtres sains et robustes. Allez dire à ces braves abbés que si la fausse science est dangereuse, la fausse foi est mortelle. Allez leur raconter que le doute est parfois plus chrétien que les élans ascétiques. Et vous serez reçu comme un déchet de Voltaire tombant sur un autel.

Le diable obscurcissant les jours et clarifiant les nuits d'une jeune fille, c'est esthétique. Le diable toisant Dieu dans une âme de vierge, c'est poétique. Et l'on craint que la beauté et le rythme de l'Eglise soient, aux yeux de certains, réfugiés dans les basses superstitions.

Certes, aucun catholique ne nie la possibilité de la possession. Mais les faits de possession sont tous discutables et la plupart sont superbement faux.

Les amis du merveilleux à outrance jetteront, n'en doutez pas, à la figure de l'évêque sage et prudent l'épithète la plus insolente de leur répertoire :

— Evêque moderne ! diront-ils.

Pour ceux-là, et pour la vérité, il est intéressant de montrer que l'Eglise, aux heures de son éclat le plus officiel, a eu grande méfiance des folies féminines et que certains décrets religieux des dix-septième et dix-huitième siècles pourraient être signés par les médecins les plus avancés en actualité.

A la fin de décembre 1700, alors que le XVIIIe siècle et ses doutes philosophiques étaient encore au berceau, le pape faisait écrire à l'évêque d'Iési :

« Donnez aux religieuses de l'Annonciation (qui avaient une épidémie de possession) donnez-leur un confesseur extraordinaire, prudent, pratique, circonspect... Vous pourrez aussi employer le père Giovannino, capucin que vous croyez propre à calmer les femmes et qui possède toute la confiance des religieuses. »

Il n'était donc pas question d'exorcisme : un confesseur extraordinaire, un homme habitué aux difficultés de la vie, un prêtre *pratique*, voilà ce que conseillait le pape.

Vers la même époque un savant cardinal Gotti (plus moderne peut-être que le Gotti d'aujourd'hui) écrivait :

« Les obsessions diaboliques trouvent parfois leur seul appui dans les dispositions des sujets et dans leurs passions hystériques ou naturelles. »

Sauf le mot *passion* voisinant avec celui d'*hystérique*, cette phrase pourrait être signée par un professseur de faculté, en 1902.

C'est encore au matin du XVIIIe siècle que le pape envoie à l'archevêque de Milan cette instruction qui devrait être écrite à la porte des couvents actuels :

« Continuez les prières (ici un très bel éloge de la prière) Mais, en même temps, réfléchissez sérieusement au confesseur ordinaire du monastère.

Surveillez attentivement la conduite de ce prêtre.

Nommez, si vous le croyez nécessaire, un autre confesseur plus prudent, plus éclairé, plus capable de pénétrer avec douceur et sagacité les cœurs des religieuses, les passions particulières que chacune des prétendues énergumènes peut avoir, en consultant même les parents pour cela.

Sachez si elles n'ont jamais eu ou ne sont pas actuellement prises d'amour profane ;

Si elles ont eu l'habitude de fréquenter les parloirs du monastère et si elles ont des correspondances avec des séculiers ;

Si des séculiers n'ont pas l'habitude de se promener le jour et la nuit autour du monastère ;

Si les pauvres possédées ont le renom d'être capricieuses ou futiles ;

Si elles n'ont jamais témoigné du repentir d'avoir adopté la vie religieuse ;

Si leurs inquiétudes peuvent dériver de passions mondaines ou bien d'effets nerveux et naturels. En ce cas, les faire examiner à fond par plusieurs médecins d'âge avancé et de moralité certaine.

Enfin, surveillez les domestiques qu'on a coutume de faire entrer dans le monastère pour les services manuels. »

Quelle connaissance des femmes, quelle longue étude des agglomérations marque ce document ! La science la plus ingénieuse d'un juge d'instruction qui serait un savant par surcroît ne pourrait pas y ajouter une ligne.

Si l'enquête prescrite dans le document vieux de deux siècles est sainement faite par des enquêteurs désintéressés, il n'y aura pas beaucoup d'exorcismes, mais il y aura un grand nombre de traitements médicaux de par le monde des cloîtres féminins.

Il serait d'ailleurs infirme et indélicat de reprocher aux sœurs ces exagérations nerveuses, ces agitations de la pensée en exaspération. C'est le petit inconvénient d'une éducation qui a des avantages très grands. L'enflure extrême de la délicatesse n'est pas plus déplaisante que la contorsion donnée à certains chrysanthèmes par les horticulteurs trop habiles.

Si les religieuses étaient des fleurs d'églantiers, elles traîneraient le long des chemins.

Les fleurs précieuses des serres bien ordonnées sont toujours exposées aux accidents du surchauffage. Si quelques tiges se flétrissent, parce qu'elles manquent de suc et d'énergie vitale, parce qu'elles ne peuvent pas résister à la chaleur du local, est-ce une raison pour jeter la corbeille où se dressent tant de têtes élégantes et droites ?

Parce qu'une lampe file au fond du sanctuaire, il ne faut pas renverser tous les chandeliers de l'autel.

Mais parfois il faut oser remplacer les crucifix tendus et les crosses brandies par le jet en lance ou la pomme d'arrosoir.

C'est plus catholique ainsi, parce que le catholicisme n'a rien à gagner aux fantaisies et aux emballements des exagérés. Quand une religion descend du ciel par une échelle de dix-neuf cent deux marches, elle a le droit d'être calme en ses augustes mouvements.

JEAN DE BONNEFON.

Nous bornerons là nos citations. Dans notre prochain numéro, nous raisonnerons sur ces données.

G. M.

LA MALADIE DU ROI D'ANGLETERRE
a-t-elle été prédite ?

C'est devenu une mode de se demander, au lendemain de tout événement sensationnel, s'il avait été prédit. Pour l'*Echo du Merveilleux* ce n'est pas une mode, c'est presque un devoir. Aussi n'y avons-nous pas failli.

Mlle Couédon se serait, paraît-il, exprimée ainsi il y a quelques années :

Il sera proclamé
Mais ne sera pas couronné.

Nous devons avouer que, malgré toutes nos recherches dans la collection de l'*Echo du Merveilleux*, nous n'avons pu retrouver cette prédiction.

L'almanach anglais d'*Old Moore*, dont nous avons publié la traduction au début de l'année, est assez précis dans ses prévisions. La note est lugubre, et d'après lui, il faudrait s'attendre à la fin prochaine d'Edouard VII.

Juin. — Souvent le glas funèbre sonnera, souvent le retentissant tonnerre grondera. Beaucoup de gens haut placés mourront..... Les rois et les princes seront en danger, et le souvenir de ce long mois restera dans la mémoire des hommes...

D'autre part, à la première nouvelle de la maladie du roi, un reporter du *Petit Parisien* est allé interviewer Mme de Thèbes. Voici ce qu'elle lui aurait répondu :

— J'ai lu ses mains. Fortes, un peu massives, elles sont néanmoins très belles et présentent des signes non équivoques des vertus les plus belles parmi les vertus humaines, la justice, la simplicité, la bonté.

Si le roi meurt, de grands malheurs fondront sur l'Angleterre, que couvrent en ce moment de néfastes influences. Le roi Edouard eût été, je le répète, un grand monarque.

L'Angleterre, — couverte en ce moment de cendres et de brumes épaisses — eût revu la lumière sous son règne de prospérité.

Hélas! J'ai lu ses mains; il n'aura pas le temps de faire ce qu'il doit ni ce qu'il veut faire, ce qui sera non seulement un malheur pour son royaume, mais encore une perte pour ses sujets, car, ayant le grand courage de ses actes, il eût osé achever ce que d'autres n'ont qu'esquissé.

— Croyez-vous, madame, avons-nous alors demandé, que le malade se rétablisse bientôt ?

— Je ne sais, je me rappelle si mal... Pensez donc, j'ai vu ses mains il y a dix ans!... Oui, pourtant, je vois un grand événement au mois de juillet : le roi se rétablira, mais sa ligne de vie est bien courte !

Même s'il souffre à en mourir, il se redressera ; c'est un ferme caractère, combattif, résolu, d'un jugement très droit et très sûr ; c'est aussi un souverain autoritaire : devrait-il rendre l'âme au dernier moment, qu'il marchera, si ses forces le lui permettent !

Rappelons, à ce sujet, les paroles prononcées par Mme de Thèbes, quelque temps après la mort de la reine Victoria et la proclamation de l'avènement du prince de Galles sous le nom d'Edouard VII au trône du Royaume-Uni :

J'ai grand'peur que le roi Edouard VII ne monte jamais sur le trône de ses pères.

Il est placé sous un nombre néfaste, et je crains qu'un événement malheureux ne vienne, à la veille même du couronnement, attrister le peuple anglais.

Les événements semblent devoir confirmer ces sombres prévisions.

M. Evan Hugh, surnommé le *Prophète* chez nos voisins d'Outre-Manche, disait dans une revue de sciences occultes, au mois d'avril de l'année dernière :

Dans mon opinion, les indications astrologiques ne sont guère rassurantes et je prendrai sur moi de formuler cette prédiction : Edouard VII ne sera jamais couronné.

Cette prédiction a été rappelée dans le numéro qui a paru en mars dernier.

L'*Almanach Oriental* disait :

Le mois de juin est un mois qui n'est pas propice aux princes et aux grands de ce pays.

Enfin, le vieil almanach Moon, très répandu en Angleterre, mis en vente en novembre dernier, publie chaque mois une image dans laquelle il récapitule les événements du mois ; l'image de juin contenait des funérailles royales.

R. L. B.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *Edouard VII et la sorcière milanaise.*

Edouard VII mourra-t-il avant la *coronation* ? Plusieurs prophètes et sybilles, depuis un moine allemand du XVIe siècle jusqu'à Mme de Thèbes, si je ne me trompe, s'accordent à vaticiner que oui. Je puis apporter à ce concours prophétique une contribution curieuse, grâce à l'obligeance d'un vieux gentilhomme anglais avec qui j'ai eu le plaisir de passer la soirée d'hier. Il alla prendre dans sa bibliothèque un manuscrit richement relié, aux pages couvertes d'une écriture fine et pressée. Ce sont des souvenirs rédigés par son père, qui fut l'un des hommes les plus répandus dans la société de Londres il y a soixante ans. Et il me lut l'anecdote suivante, que je transcris de mémoire :

Un des salons les plus courus de Londres, entre 1830 et 1840, était celui de la duchesse de Cannizaro, miss Johnstone en son nom, fort riche, assez jolie bien que l'embonpoint l'eût envahie de bonne heure, tout à fait dénuée d'éducation première, mais spirituelle, gaie et drôle, et passionnée pour la musique. C'était le grand intérêt de sa vie. Elle s'entourait d'artistes qu'elle patronnait libéralement et faisait entendre chez elle les plus grands virtuoses On y allait pour cela, et aussi pour s'amuser de la maîtresse du logis et de quelques-uns de ses hôtes.

Miss Johnstone avait épousé un Sicilien de bonne

maison, très beau garçon et qui avait eu à Londres des succès de toutes sortes, mais sans le sou, le comte de Sant'-Antonio, devenu duc de Cannizaro. Sa vie conjugale ne fut pas heureuse. Cannizaro, qui l'avait épousée pour son argent, continuait d'avoir des succès. Elle en était fort jalouse. Enfin, à la suite d'une aventure qui fit scandale (une petite miss Brown que milady protégeait à cause de sa belle voix de contralto et que Cannizaro se mit en tête de protéger pour ses beaux yeux), le ménage fut rompu. Le duc alla vivre en Italie. Elle lui faisait une petite rente. Mais elle s'ennuya bientôt de son absence, et supprima la rente. Il réintégra le domicile conjugal. La duchesse fut d'autant plus heureuse de ce retour qu'il semblait tout changé: moins coureur, moins prodigue, économe au contraire, prenant à cœur les intérêts financiers de sa femme. Il se faisait une petite bourse.

Pendant son séjour en Italie, Cannizaro avait noué à Milan une liaison avec une femme fort séduisante, Mme Visconti, mère de la célèbre princesse Belgiojoso. Un beau jour, il décampa pour l'aller rejoindre, au grand désespoir de sa femme, dont la bruyante douleur égaya fort la galerie, et qui se mit à sa poursuite. Arrivée à Douvres, la vue des vagues en courroux la terrifie ; elle attend trois jours, incertaine si elle continuera son voyage ou si elle rentrera à Londres pour s'y résigner à son sort. Enfin, profitant d'une accalmie, elle prend son courage à deux mains, traverse le détroit et brûle la route jusqu'à Milan, sentant son courroux grandir à chaque étape.

La nouvelle de sa venue tombe comme la foudre sur les deux coupables, ils se réfugient dans une villa bien isolée qu'ils se mettent en devoir de fortifier et de prémunir contre toute attaque par surprise. La Cannizaro courait la ville sans pouvoir mettre la main sur son infidèle. Elle le demandait à tous les échos. La légation et la police ignoraient à l'envi le domicile du signor duc.

Quelqu'un dit à l'épouse éplorée : — Pourquoi ne pas consulter la Vanozza ?

La Vanozza était pour Milan, vers 1830, ce que fut Mlle Couesdon pour Paris il y a quelques années. Elle expliquait les songes, tirait les cartes, lisait dans le marc de café et prophétisait en état de transe Et elle aurait pu avoir d'autres transes, étant donné le temps, sans la protection d'un haut personnage à qui elle avait rendu quelque service.

Mme de Cannizaro y va. Elle voit une grande femme sèche et jaune, avec des yeux de flamme, qui l'écoute, la regarde, tourne les yeux, se raidit, et lui dit d'une voix sépulcrale :

— Tu crois aimer et tu n'aimes point. Tu ne trouveras pas ce que tu cherches, mais tu trouveras ce que tu ne cherches point, et ce que tu ne connaissais pas. Un grand changement va se faire dans ta vie.

Et autres paroles dans le même sens. Elle rentre à son hôtel, troublée. Le soir, elle était accoudée à son balcon. Elle entend, de l'autre côté de la rue, jouer du violon d'une façon si délicieuse qu'elle ne put s'empêcher d'applaudir. Un jeune homme paraît à une fenêtre et salue. Il recommence de jouer, elle applaudit encore et passe la moitié de la nuit à son balcon, dans l'extase, lui, continuant de jouer pour la belle dame étrangère et manquant sa représentation, car il était de l'orchestre d'un théâtre. Quelques jours après, la duchesse de Cannizaro quittait Milan, emmenant avec elle l'artiste et même la Vanozza, que la protection de son haut personnage ne rassurait plus contre le mauvais vouloir grandissant de la police.

Ce violoniste ne quitta jamais la duchesse, trouvant dans cette aventure sinon beaucoup d'agréments, du moins de sérieux profits. Et leur liaison fut un exemple frappant de ce que le monde peut être amené à accepter. Elle était aussi publique que possible ; ils ne faisaient rien pour la dissimuler ; mais on s'était mis sur le pied de la prendre en plaisanterie, on avait fini par trouver la chose toute naturelle ; et si quelques vides se produisirent dans les réunions du dimanche de la duchesse, c'était uniquement parce que la bonne compagnie anglaise, qui à défaut de morale est mordue de temps à autre par quelques scrupules religieux, avait imaginé à ce moment d'étendre à la soirée le respect dû au jour du Seigneur (1).

Le violoniste était, d'ailleurs, un mauvais drôle qui la rendit fort malheureuse et l'exploita sans merci, si bien qu'elle mourut à peu près ruinée, léguant à son mari le peu qui lui restait.

Quant à la Vanozza, elle eut de grands succès à Londres.

Lorsque le prince de Galles naquit, une petite difficulté assez singulière se produisit. Il est d'usage, lorsque naît un enfant royal, que le capitaine aux gardes de service à Saint-Jâmes, soit promu major. Or, le prince naquit à dix heures quarante-cinq du matin, au moment précis où la garde montante faisait son entrée dans la cour du Palais, et avant que la garde descendante en fût sortie. Quel était l'officier qui devait être promu ? L'un fondait ses droits sur ce que les clefs se trouvaient dans ses mains au moment de la naissance, lui ayant été remises par son camarade au moment de son arrivée ; l'autre réclamait sous prétexte que les factionnaires n'ayant pas encore

(1) V. *Journal* de Charles Gréville.

été relevés, c'était lui qui exerçait au palais le commandement effectif. Le cas fut soumis à lord Hill (qui décida en faveur du commandant de la garde descendante).

Par une singulière coïncidence un fait analogue se produisait à Chester. Le prince de Galles étant de naissance comte de Chester, il est de tradition que le maire de la ville reçoive à cette occasion le titre de baronnet. Une élection municipale y avait lieu le même jour, à la même heure, et l'on ne savait lequel, du maire sortant ou du maire nouveau, avait droit à cette dignité.

Comme on causait de ces deux cas curieux dans le salon de lady L.. devant Vanozza, la prophétesse, avec un grand frisson, se raidit, à son ordinaire, dans son fauteuil et parla de la voix sépulcrale qui lui était habituelle lorsqu'elle prédisait. Elle déclara que « l'enfant royal ne porterait pas la couronne », ce qui impressionna tous les assistants, qui crurent naturellement qu'elle annonçait qu'il ne vivrait pas. Mais elle ajouta, ce qui leur parut bien contradictoire : « Un grand acte marquera son règne ». Faut-il voir là une allusion à la paix, conclue sur le désir formel d'Edouard VII?

C'est Vanozza qui, dans le salon de lady Blessington, lut dans les mains de trois messieurs qui se trouvaient là. Au premier, elle dit, comme les sorcières à Macbeth : « Tu seras roi ! » C'était le prince Louis-Napoléon. A l'autre : « Tu perdras un enfant en chemin de fer. » C'était Charles Dickens. Il ne perdit en chemin de fer que le manuscrit d'un roman. Au troisième, elle ne voulut rien dire ; mais, en confidence, elle avertit lady Blessington que cet homme tuerait une femme et serait pendu. Lady Blessington éclata de rire. C'était un artiste distingué, qui, en effet, assassina sa femme et fut pendu.

GEORGE MALET.

ÉTUDE
sur les phénomènes de prévision

La prochaine Révolution

(TROISIÈME ARTICLE)

I

Nous allons montrer aujourd'hui qu'on arrive par l'étude des périodes astrales à des conclusions analogues à celles que nous avons obtenues par l'étude des prophéties.

La détermination de la nature d'un phénomène historique est une question beaucoup plus délicate à résoudre à l'aide des cycles astraux que celle de sa date. Celle-ci est en somme une question purement mathématique ; elle comporte une précision particulière. Au contraire, la nature d'un phénomène n'a rien de mathématique ; elle est donc beaucoup moins précise, plus aléatoire ; de plus elle est sujette à être influencée ou modifiée par une foule de causes secondaires.

Néanmoins, malgré ces difficultés, nous allons passer en revue les divers cycles et chercher quelles sont les présomptions qu'on peut en tirer.

Les cycles de 37 ans, de 59 ans et de 117 ans ne fournissent que des indications difficiles à interpréter sur la marche du phénomène.

Ces trois cycles tendent à ramener vers 1905 ou 1907 une révolution par analogie avec les précédents de 89, de 48 et de 70. Qui dit révolution, dit changement de gouvernement ; par suite, puisque nous sommes en république, un changement de gouvernement doit amener le rétablissement de la monarchie. On devrait donc conclure, en raisonnant ainsi, à l'arrivée d'un roi ou d'un empereur. Cette façon de voir est d'accord avec celle des voyants.

Mais, d'autre part, les trois révolutions indiquées ont été incontestablement des mouvements dans le sens populaire et républicain ; les cycles astraux devraient ramener un mouvement analogue.

Ces deux façons d'interpréter les dispositions astrales semblent peu compatibles, car elles sont juste l'opposé l'une de l'autre. Il est difficile de prévoir quelle est celle qui répondra à la réalité.

Un point, au contraire, qui semble nettement indiqué, c'est la probabilité de massacres importants. Les trois révolutions, de 89 avec 93, de 48 avec les journées de juin, de 70 avec la guerre franco-allemande et la Commune, correspondent à trois époques sanglantes. Il semble donc, en accord avec les prédictions des voyants, que les années 1905, 1906 et 1907 sont destinées à revoir des tueries et des massacres analogues à ceux qui ont illustré les trois premières convulsions républicaines.

Passons au cycle de 347 ans. En remontant en arrière à partir de 1907 on arrive à l'année 1560 environ. Cette année ne rappelle rien qui soit particulièrement applicable à notre cas.

Passons au cycle de 1007 ans environ (exactement 1002 à 1010 ans). Celui-ci est plus intéressant et va nous conduire à des conclusions importantes. Si nous remontons en arrière de 1007 ans, à partir de 1905 à 1907, nous tomberons sur *la restauration de Charles le Simple et le rétablissement des Carolingiens sur le trône de France.*

II

Pour bien faire sentir l'intérêt de ce cycle et de ce rétablissement, il faut élargir le point de vue et comparer entre eux les deux siècles correspondants à 1000 ans d'intervalle, c'est-à-dire le IXe et le XIXe siècles. On va voir surgir une ressemblance marquée entre ces deux époques.

Il y a même un intérêt spécial à faire cette comparaison, car c'est un bon exemple pour montrer de quelle utilité peut être l'étude des périodes astrales pour la compréhension de l'histoire ; la marche des événements, souvent si étonnante, s'éclaircit tout à coup à la lueur des cycles astraux.

Remontons aux débuts du IXe et du XIXe siècles. Nous y trouverons les deux hautes figures de Charlemagne et de Napoléon. Nous avons montré précédemment que ces deux grands hommes sont étroitement reliés entre eux : Napoléon est la reproduction astrale de Charlemagne après une période de 1.007 ans environ.

Rappelons les dates du couronnement :

	Dates	Différence
Charlemagne empereur en l'an..	800	1.004 ans
Napoléon empereur en l'an......	1804	

Rappelons également les dates de la mort :

	Dates	Différence
Mort de Charlemagne..........	814	1.007 ans
Mort de Napoléon.............	1821	

Les deux siècles qui nous occupent ont donc débuté de la même manière avec deux hommes extraordinaires à la tête de la France, rigoureusement correspondants l'un de l'autre, et qui ont promené tous deux leurs armes victorieuses sur toute la surface de l'Europe.

A partir de Charlemagne et de Napoléon, tout décline. Cependant, grâce à l'impulsion reçue, la machine française marche encore à peu près bien pendant un demi-siècle. Le règne de Louis le Débonnaire d'une part, les règnes de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, qui lui correspondent, marquent un premier affaiblissement de la France, mais peu prononcé ; elle tient encore en Europe sa place au premier rang.

A la fin du règne de Louis le Débonnaire, 841, et de celui de Louis-Philippe, 1848 (différence 1.007 ans), les phénomènes s'accentuent. Tout d'abord arrivent deux événements de première importance, qui marquent chacun l'ouverture d'une ère nouvelle dans la vie des nations et qui se correspondent. Tous deux ont été très préjudiciables à notre pays.

C'est, d'une part, le traité de Verdun, qui opéra le démembrement de l'empire de Charlemagne : « Il réduisit la Gaule d'un tiers en lui enlevant pour la première fois sa limite naturelle du Rhin et des Alpes; il pèse encore sur nous depuis mille ans, les efforts de François Ier, de Henri II, de Richelieu et de Louis XIV n'ont pu le déchirer tout à fait. » (Duruy.)

C'est, d'autre part, la deuxième révolution française qui, par l'établissement du suffrage universel, inaugura une profonde transformation politique. Cet événement paraît devoir être au moins aussi funeste à la France que le traité de Verdun. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater ses effets après cinquante ans seulement. Les résultats bruts sont éloquents dans leur tristesse : deux provinces perdues, un affaiblissement marqué dans les forces vives du pays, un trouble intérieur si profond qu'il ne peut aboutir qu'à un cataclysme, et la France, autrefois la reine des nations, tombée à peu près au niveau de l'Italie.

Comparons les dates :

	Dates	Différence
Traité de Verdun..............	843	1.005 ans.
Deuxième révolution..........	1848	

Au point de vue astral ces deux phénomènes historiques se correspondent rigoureusement.

Vers ces mêmes dates apparaissent deux autres événements qui ont exercé une influence aussi considérable que néfaste sur l'histoire de la France dans la deuxième moitié des siècles que nous comparons. C'est l'entrée en ligne d'une part des pirates normands, et d'autre part des socialistes, nos contemporains. Ces deux éléments destructeurs sont les correspondants l'un de l'autre : les socialistes sont la reproduction astrale au XIXe siècle des pirates normands du IXe. Cela ressort clairement de l'examen des faits et des dates.

Les Normands firent leurs premières excursions en France pendant le règne de Charlemagne ; mais, repoussés chaque fois qu'ils paraissaient sous ce règne et sous celui de Louis le Débonnaire, leurs excursions prirent peu d'extension.

Ce n'est que vers 840 à 843 que leurs courses devinrent très fréquentes.

A partir de 843 ils reviennent chaque année et se fixent même en plusieurs endroits dans le pays. On peut donc adopter cette date comme celle de leur arrivée définitive en France.

Passons aux socialistes ; la marche de leur développement est parallèle. Il y avait déjà eu pendant la première Révolution quelques tentatives socialistes, mais peu prononcées; étouffées pendant l'Empire, pendant la Restauration et pendant la monarchie de juillet, ces tentatives deviennent plus marquées vers la

fin de ce règne. Enfin le socialisme fait éclosion tout à coup avec la Révolution de 1848. Comparons les dates :

	Dates	Différence
	—	—
Arrivée définitive des Normands.	843	1.005 ans
Eclosion du socialisme.........	1848	

La correspondance est rigoureuse : les socialistes sont la reproduction astrale des pirates normands du IXe siècle. Leurs actions et leurs doctrines sont les mêmes ; comme eux ils font la guerre à la société établie et cherchent à la détruire ; comme eux ils s'acharnent après les riches, après les prêtres, après la religion ; comme eux ils sont en train de mettre la France à deux doigts de sa perte. L'égalité à tout prix, chez les uns comme chez les autres, est la loi fondamentale.

L'analogie antireligieuse est particulièrement intéressante à signaler : « Les barbares faisaient principalement porter leurs ravages sur les églises et les abbayes..... une espèce de fureur religieuse les poussait contre les prêtres qui avaient jadis converti au christianisme les enfants d'Odin. » Il est inutile, je pense, de rappeler également la fureur antireligieuse des socialistes actuels ; ils se chargent journellement d'en donner la démonstration.

Une analogie non moins grande à signaler entre ces deux époques, et qui est, hélas ! la caractéristique de ces deux fins de siècles, celle du IXe et celle du XIXe, c'est la veulerie et la lâcheté des Français à ces deux époques : « Les Normands pillaient, dévastaient le pays, massacraient les habitants, et personne ne se levait pour les en empêcher... Nul roi, nul chef, nul défenseur ne se levait pour les combattre... la race des guerriers et des hommes libres semblait avoir disparu... Les chroniqueurs du temps, ne comprenant rien à cette apathie de la France, naguère si brave, et qui maintenant se laissait piller par quelques aventuriers, ne peuvent l'expliquer qu'en supposant un immense massacre à la bataille de Fontanet, qui aurait supprimé tous les hommes vaillants. »

Si on se rapporte à ce qui s'est passé de nos jours, on retrouve, dans cette fin de siècle, le même laisser-aller, la même apathie, la même lâcheté qu'on a constatée au IXe siècle. Depuis trente ans, le pays est aux mains d'une bande de sacripans qui l'exploite sans vergogne, qui le vole, qui le mène au désastre ; les scandales succèdent aux scandales, et rien ne bouge, on laisse faire. On dirait un peuple entier hypnotisé dans l'imbécillité.

Tristesse à part, cette correspondance de lâcheté, dans ces deux fins de siècle, est tout à fait remarquable au point de vue de la similitude des deux époques.

Il est également intéressant de rapprocher et de comparer l'existence de Robert le Fort, duc de France, et celle de Napoléon III. Ces deux hommes sont les correspondants l'un de l'autre. Leurs rôles, au moins au début, sont tout à fait analogues : tous deux ont été à un moment donné les défenseurs de la France contre les pillards normands et socialistes. En réalité, la figure de Napoléon III est un peu plus complexe ; il a rempli à la fois les fonctions de Robert le Fort et celles de Charles le Chauve ; ce fut regrettable, car ce sont ces dernières fonctions qui l'ont conduit à ses guerres extérieures, et au désastre final. Son véritable rôle n'était pas celui-là, et sa destinée le reliait essentiellement à Robert le Fort. Leurs existences ont entre elles une relation étroite, comme celles de Charlemagne et de Napoléon Ier, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en comparant les dates de leur mort.

	Dates	Différence
Mort de Robert le Fort.........	866	1.007 ans
Mort de Napoléon III...........	1873	

On voit que la correspondance est rigoureuse ; on tombe juste sur la valeur moyenne de la période comme pour la comparaison de Charlemagne et de Napoléon Ier.

Nous avons déjà signalé tout à l'heure l'analogie entre l'acharnement des Normands d'une part et des socialistes de l'autre contre les prêtres et l'Eglise chrétienne ; il est important, pour faire ressortir la similitude entre les deux époques, de rappeler combien elles ont été funestes toutes deux à l'Eglise romaine. Elles ont été marquées par deux des plus fortes pertes qu'elle ait faites.

En effet, c'est à la deuxième moitié du IXe siècle que correspond la séparation de l'Eglise grecque et la perte de tout l'Orient pour le catholicisme ; à la deuxième moitié du XIXe correspond un grand affaiblissement de la foi, la perte de Rome et des états pontificaux pour le Saint-Siège.

Comparons les dates, la liaison est intime : à la suite de la déposition d'Ignace et de la nomination de Photius comme patriarche de Constantinople, Nicolas Ier réunit le concile de 863 qui déposa et excommunia Photius. Celui-ci répondit en excommuniant le pape à son tour et en rompant avec l'Eglise romaine.

	Dates	Différence.
	—	—
Phothius. Séparation de l'Eglise grecque..................	863	1.007 ans
Prise de Rome. Perte des états pontificaux..................	1870	

On voit que ces deux évènements sont rigoureu-

sement les correspondants l'un de l'autre par rapport à la période astrale.

Continuons la suite de cet examen.

Le IXe siècle, sous l'action dévastatrice des Normands et sous l'influence de la veulerie générale, a pris fin dans un désarroi complet, auquel l'époque actuelle n'est que trop analogue. La fin du règne de Charles le Chauve, les règnes du faible Louis le Bègue, de Louis III et Carloman, sont navrants ; le règne de Charles le Gros est plus honteux encore. Vers ce temps-là, l'autorité royale est entièrement annihilée ; la dynastie carolingienne disparaît même entièrement ; sept ou huit petits roitelets se partagent la France qui est en proie à une anarchie complète. Il est facile de vérifier que cette lamentable période correspond à la république actuelle.

On est un peu embarrassé pour adopter une date précise comme début, parce que cet état de choses s'établit graduellement. On peut, faute de mieux, adapter la date de l'édit de Kiersy qui consacra la déchéance de la royauté, l'hérédité des fiefs et des offices. Le début est d'ailleurs évidemment antérieur, puisque cet édit consacre une situation existante.

Si à la date de l'édit de Kiersy, 877, on ajoute 1007 ans, on arrive à l'année 1884, c'est-à-dire en pleine république actuelle. Ces deux temps sont les correspondants l'un de l'autre. Aux tristes rois de la fin du IXe siècle correspondent les tristes présidents de la fin du XIXe.

On a pu se rendre compte par cette rapide analyse quelle grande analogie il y a entre les deux siècles que nous avons comparés. Cherchons à présent quels sont les événements de la fin du IXe siècle ou du commencement du Xe qui sont applicables à l'avenir.

La fin de la situation anarchique qui désolait la France au IXe siècle a été marquée par l'avènement de Charles-le-Simple, en 898, avènement qui a apporté un apaisement dans les esprits et dans les rivalités, et qui rétablissait sur le trône de France la monarchie légitime dans la personne du dernier descendant de Charlemagne.

Cherchons la date correspondante pour les temps actuels :

898 plus 1007 ans amène à l'année 1905.

Il résulte de là que si les phénomènes se passent conformément à la théorie astrale, et à l'application du cycle de 1007 ans, vers 1905 doit se produire en France la restauration de la monarchie légitime.

On voit que nous arrivons par l'examen des cycles astraux à des conclusions tout à fait analogues à celles que nous avons obtenues en étudiant les prophéties dues à des voyants. Ces deux procédés complètement différents conduisent aux mêmes résultats. On peut les résumer dans les propositions suivantes :

Les débuts de la prochaine révolution se produiront probablement en 1903, mais c'est surtout à partir de 1905 que la marche des événements s'accentuera, et c'est en 1907 que se produira le phénomène final.

Pendant cette période, et notamment de 1905 à 1907, de grands massacres auront lieu en France. Les partis subversifs paraîtront pendant longtemps devoir l'emporter, mais finalement ils seront vaincus.

Un roi, héritier des fleurs de lys, rétablira la monarchie et règnera sur la France pacifiée et régénérée

III

Il est utile d'ajouter ici quelques remarques sur les conditions nécessaires pour que ces événements s'accomplissent.

Il ne faut pas croire que cette restauration et ce retour de la France vers la sagesse vont tomber du ciel, tels quels et tout faits. Il ne faut pas comprendre ainsi les prévisions précédentes.

Il y a un élément qui ne rentre pas en ligne de compte dans ces calculs ; cet élément, c'est le libre arbitre des hommes. Nous avons expliqué dans un précédent article quelle est l'action de ce libre arbitre, et quel est son rôle vis-à-vis de la fatalité. Il vient aider ou combattre l'action de celle-ci ; le résultat final dépend de ces deux causes.

La fatalité, c'est la volonté de Dieu. C'est elle dont nous venons d'établir la tendance et les dispositions. Mais il y a en regard la volonté des hommes qui entre également en ligne de compte, sinon on est obligé de nier leur libre arbitre.

Il ne faut pas oublier que les influences célestes ne font que créer des milieux favorables à telle ou telle action. Il faut encore que les hommes cherchent à la faire cette action pour qu'elle se réalise. Il faut qu'ils agissent. Il faut qu'ils méritent la réussite par leur activité. C'est là l'emploi, l'utilisation de leur énergie et de leur libre abitre.

Le moment est solennel : on va entrer prochainement dans une période astrale éminemment propice au salut de la France; mais si les Français continuent à être aussi mous et aussi lâches qu'ils l'ont été depuis trente ans, les dispositions célestes auront beau être favorables, cela ne servira à rien. La secte anarchico-socialiste qui dévalise et qui tyrannise le pays continuera à son aise à le tyranniser et à le dévaliser jusqu'à la catastrophe finale.

Jamais une disposition céleste plus heureuse ne se présentera pour expulser cette secte malfaisante ; mais encore faut-il que les Français se décident à secouer

l'apathie et la torpeur dans laquelle ils sont plongés. Le ciel favorisera leur action ; mais encore faut-il qu'il y ait de leur part une action pour qu'il puisse la favoriser.

NÉBO.

ÇA ET LA

Mme de Ferriem et la destruction de Saint-Pierre

Il n'est bruit en ce moment, dans le monde spirite, que des prédictions de Mme de Ferriem, une célèbre voyante de Berlin, qui aurait prédit, dès 1899, la catastrophe de la Martinique.

Voici la traduction de cette prédiction :

« Berlin, 10 mai 1899.

La voyante, occupée à un travail d'aiguille, leva tout à coup la tête, ferma les yeux, et dit :

« Dans quelques années, un terrible tremblement de terre aura lieu... Si je ne me trompe pas, ce tremblement de terre aura lieu en 1902!... Oui ! c'est cela... cela arrivera en 1902... J'ai calculé cela d'après les astres. Ce tremblement de terre sera tellement terrible, que les câbles sous-marins seront rompus.. Une grande ville sera détruite de fond en comble... Des milliers de personnes trouveront une terrible mort... J'entends une détonation semblable à une explosion... Je vois la ville... c'est un immense brasier... les rues sont littéralement jonchées de cadavres!... des colonnes de fumée de plus en plus épaisses s'élèvent...

« Je ressens une violente secousse de tremblement de terre... Je vois une vingtaine de vaisseaux en flammes. Ah ! les malheureux habitants... Que Dieu dans sa bonté infinie soulage ceux qui pleurent des pertes irréparables ! »

Ces lignes auraient paru dans les revues allemandes suivantes :

Zeitschrift für Spiritismus du 24 juin 1899 (n° 25) ; *Die Scherin de Ferriem* du 20 septembre 1899, et *Spiritische Rundschau* (juillet 1900). Si la traduction est exacte, la description se rapporterait tout à fait à la destruction de la ville de Saint-Pierre.

Corneille et le chiffre 6

Corneille, le plus grand poète tragique du XVIIe siècle, était dominé par le chiffre 6. Il est né le sixième jour du sixième mois de l'année 1606, il a fait *le Cid* en 1636 et donné le jour à six chefs-d'œuvre.

Une famille hypnotisée

Par suite de certaines manœuvres d'un sieur M..., spirite à Pierrelate (Drôme), six membres de la famille D..., fermiers à la Calamelle, sont hypnotisés depuis plusieurs semaines au point de devoir cesser tout travail et de constituer un danger pour les voisins.

Un docteur appelé à examiner cette famille a confirmé le fait qu'il attribue à une surexcitation mentale extrême.

La séparation des uns et des autres de ces sujets avait été ordonnée. Mais l'ordonnance ne fut point exécutée. Le danger existe donc toujours et des plaintes ont été portées.

Esprits dentistes!...

(Du « *Light* », Londres.)

L'opération odontalgique dont le récit va suivre aurait eu lieu à Newcastle, le 15 juillet 1873 :

« M. Thos. Martin s'était rendu chez une spirite de sa connaissance, Mme Fairlamb ; il sortit ensuite avec elle et la jeune fille de cette dame, actuellement Mme Mellon, l'un des médiums anglais les plus en vogue aujourd'hui. Le hasard de la promenade les amena à un lieu de réunion des spirites, la vieille Oddfellows' Hall, dans la Newgate street. Ils y trouvèrent miss Wood, qui souffrait d'une rage de dents épouvantable. Elle avait essayé plusieurs remèdes, mais en vain. L' « esprit-guide » de ce médium, qui était un enfant appelé Pocka, parlait par sa bouche, en la plaignant — à ce que raconte le correspondant du *Light*. Enfin il lui ordonna d'aller s'asseoir à une table, au milieu de la salle. Mme Fairlamb et M. Thos. Martin se placèrent à côté d'elle; deux jeunes hommes qui se trouvaient là s'assirent en face de la patiente. Alors, Pocka dit qu'il allait chercher un « docteur »; quelques instants après une voix masculine dit aux assistants, par la bouche du médium, de saisir fortement les mains de celui-ci. Aussitôt que cela fut fait, miss Wood fit un bond, jeta un léger cri et la dent tomba de sa bouche sur la table. La gencive saigna abondamment.

« M. Thos. Martin ajoute avoir entendu le bruit des instruments invisibles (!) qui avaient servi à l'opération. Il garda la dent pendant plusieurs années. »

Nous répétons que c'est extrait du *Light*.

L'importance que nous avons cru devoir accorder au cas de sœur Saint-Fleuret nous a obligé à supprimer de ce numéro un certain nombre de nos rubriques, le Glossaire de l'Occultisme et de la Magie, La Vie d'une Possédée et la Revue des Revues. *Elles seront rétablies dans le numéro du 15 juillet.*

Nous publierons également dans ce numéro du 15 juillet des détails très complets sur le « miracle » de Saint-André de la Réunion, dont nous avons déjà parlé.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10